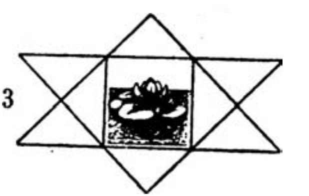
4e ANNÉE. — N° 3



MARS 1905

REVUE COSMIQUE

EXPOSÉ PRATIQUE DES AXIOMES QUI SONT A LA BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

(*Suite*)

« Il n'y a qu'une loi : la loi de Charité, une avec la Justice. Il n'y a qu'un déséquilibre : la violation de cette loi. »

Un philosophe, étudiant profond de la nature humaine, porte de lui-même ce témoignage : « Sans la loi, je ne connaîtrais pas le péché ; mais à présent il n'y a pas de manteau pour cacher mes péchés (1). »

Et encore ceci :

« La loi tue, mais le pathétisme renouvelle la vie. »

Un autre philosophe dit : « Proportionnellement aux lois sont leurs transgresseurs. »

On prétend que les lois de la Chrétienté ont été fondées sur des lois qu'on suppose tirer leur origine de la Divinité qui parla du Mont Sinaï (bien qu'en réalité trois mots seulement furent reçus de là). Une circonstance très importante est généralement perdue de vue, à l'égard des soi-di-

(1) Saül de Tarse.

sant commandements ; c'est qu'ils étaient donnés non pas à la généralité des hommes, mais aux évolués qui sortaient des évolués (Misraim) et qui, bien qu'ayant demeuré parmi eux pendant quatre périodes de temps (que la Tradition vulgarisée traduit par quatre cents ans), furent ensuite assujettis pour quatre périodes de temps de durée moindre (transcrites quarante ans), avant de pouvoir approcher de la hauteur couronnante, ou la plus haute gradation. La vulgarisation de la Tradition a été la principale cause de « tous les maux dont la chair est héritière », et il n'existe pas de plus grande souffrance, tracasserie et esclavage, que celle qui a été occasionnée par l'assujettissement de la masse de l'humanité, dont la plupart n'ont pas émergé du niveau de l'animal humain, à des règles qui étaient faites pour l'homme évolué, le divin et humain ; une souffrance, tracasserie et esclavage que les commentateurs de ces lois et ceux qui les ont appliquées ont accrues et multipliées jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'existence presqu'insupportable, parce que ces règles pour ceux à qui elles sont appliquées sont, pour la plupart, *non naturelles* ou impraticables.

Prenez, par exemple, le soi-disant 1er commandement tel qu'il est interprété actuellement. Ce commandement nous défend l'impiété, l'idolâtrie, la superstition et le sacrilège, c'est-à-dire le mépris de Dieu ou d'aucune chose sainte, l'adoration d'aucune formation, des croyances imaginaires, et des pratiques auxquelles on attache une vertu qu'elles ne possèdent pas en réalité, la profanation d'une personne, d'un lieu ou d'un objet consacré à Dieu. A l'égard de cette première prohibition, si toute l'humanité était adoratrice d'un seul Dieu, il pourrait être possible d'y avoir égard ; mais actuellement, vu que les sectes variées qui adorent les Dieux préfèrent leur propre Divinité spéciale, et dédaignent les Divinités rivales, et nécessairement les lieux mis à part pour leur culte, il s'ensuit que l'impiété est assez générale et non seulement les adorateurs de divers Dieux incarnés ou plus raréfiés méprisent les Dieux autres que les leurs,

mais aussi leurs adorateurs, les lieux et le mode de culte qui diffère du leur, et leurs semblables qui s'y attachent; de sorte qu'à la confusion il n'y a pas de fin.

Quant à la deuxième prohibition, *l'idolâtrie,* toute adoration de ce qui est en forme vient sous la désignation actuellement acceptée d'idolâtrie. Or il est plus que douteux qu'il existe un être humain qui n'ait pas adoré ou n'adore pas l'objet de sa plus tendre affection; à l'égard *de cette formation* (au moins pendant que la passion et l'impulsion règnent suprêmes), les Dieux jouent un rôle secondaire, si même « l'être humain » se souvient de leur existence.

La troisième prohibition, *la superstition,* est décrite comme une croyance imaginaire et des pratiques auxquelles on attache des vertus qu'en réalité elles n'ont pas. Les croyances personnelles sont toujours imaginaires pour tout autre que celui qui y croit, *et c'est souvent la foi même en certaines pratiques qui leur donne leur vertu.*

Quant *au sacrilège,* il est douteux qu'une personne, si dépravée qu'elle soit, profane un objet *qu'elle estime être saint*; le soi-disant sacrilège généralement consiste en une profanation, par une personne ou quelques personnes, de ce que ceux qui lui donnent ce nom considèrent comme sacré, mais que le transgresseur regarde comme une idolâtrie, parce que l'objet est dédié à un Dieu autre que le sien, et, conséquemment, à son point de vue, un faux Dieu ou même point du tout un Dieu (1). On s'apercevra donc que *l'impiété, l'idolâtrie, la superstition et le sacrilège sont les effets directs du culte de ce qui est en formes,* parce que l'amour même d'une Divinité *individuelle,* et partant *finie,* fait que l'adorateur méprise ou condamne tous les autres Dieux, et estime ses semblables qui, par fidélité envers leurs

(1) Prenons par exemple la profanation par les Européens des Temples dédiés à Brahma et à Bouddha aux Indes et en Chine, et en Europe même la profanation ou spoliation par les Protestants des édifices dédiés au Culte Romain, et l'ignominie et les tortures que le Protestantisme et le soi-disant Catholicisme ont mutuellement infligés aux propagateurs du Culte opposé.



propres divinités, méprisent les siennes, comme coupables d'impiété, traite leurs croyances d'idolâtrie, leurs pratiques de culte, auxquelles ils attachent certaines vertus, de superstition, et leur mépris de son propre Dieu et de ses édifices de culte comme sacrilège.

De plus, en l'honneur de leurs Dieux individuels, les hommes regardent comme preuve de zèle la spoliation et la souillure de ce qui représente le culte d'autres divinités, ou de ce que ce culte met à part. Ainsi, du schisme des Dieux résulte le schisme des hommes.

***

La deuxième loi défend la violation d'un serment pris au nom de Dieu.

En outre, cette loi n'est légitime ou obligatoire que lorsqu'elle est appliquée dans un bon but ; si, au contraire, le serment est fait dans un but mauvais, son accomplissement ajoute au péché de la personne qui poursuit ce but. Or, puisque les Dieux individuels sont relatifs, et puisque le bon et le mauvais sont aussi relatifs, cette loi est d'une grande élasticité et demande la sagesse d'un Salomon ou d'un Solon pour être appliquée avec justice. Il est aussi défendu par cette loi d'appeler en témoignage aucune chose terrestre relativement aux paroles ou aux faits. Cette prohibition se rapportait primitivement à l'évocation hiérarchique, et sa raison d'être était double : d'abord de faire connaître à ceux qui ont de l'autorité, et qui sont responsables, les capacités et la puissance individuelles de l'évocateur sans aide extérieure ; deuxièmement, d'empêcher qu'aucune formation soit assujettie aux dangers que l'évocateur, fréquemment, encourt volontairement. L'évocation relative aux divinités était permise seulement en des cas de nécessité, lorsqu'en accord avec la charité et la justice il était légitime pour une cause grave et solennelle d'évoquer certains attributs de la Cause Cosmique, comme témoins de la sincérité, de la puissance ou de la dévotion de l'évocateur.

Actuellement : il n'importe guère que la généralité des personnes évoque des Dieux aux cieux ou des formations sur la terre, simplement *parce que leur évocation n'est pas sentientable*; quant aux serments obligatoires, ils sont nuls parce qu'ils ne sont pas volontaires. Quant aux serments observés par peur ou superstition, ils sont illégitimes pour ce même motif; en outre, une personne sincère et droite sera liée par sa promesse plus que par un serment prêté au nom d'une divinité, parce que sa croyance même dans l'existence de la divinité peut faire défaut, tandis que son moi reste. Cette loi donc, tout en pouvant être dangereuse pour le très petit nombre, est superflue pour la plupart des hommes.

∴

La troisième loi donnée aux évolués choisis d'entre les évolués, se refère à un souvenir spécial, et sa signification *est, pour la généralité des hommes, occulte.*

Quant à la partie de cette loi qui conseille le repos, pour l'homme et pour les animaux, il suffit de reconnaître qu'en la chrétienté cette loi est pour la plupart surannée ; et que si l'homme s'attend le dimanche (qui est le premier et non le septième jour) à un repas meilleur qu'à l'ordinaire, c'est le plus dur pour son cheval ou son âne. Une hiérarchie décadente interprète cette loi ainsi qu'il suit : « vous ne devez pas faire de travail servile, mais faire un travail religieux. L'ancienne loi désire spécialement l'abstention de *toute sorte de travail*. La loi transformée et vulgarisée oblige les fidèles à une activité *spirituelle et mentale* spéciale, à se lever de bon matin, et à voyager vers les édifices de leur culte; ces pratiques sont directement opposées au repos. Elle décrit le travail servile comme celui par lequel les peuples gagnent leur vie et cependant, plus elle a prise sur un pays, plus il y a de travail et plus il manque de repos général en ce jour. Donc cette loi est aussi pratiquement surannée.

∴

A l'égard de la quatrième loi, tout étudiant ordinaire de la nature humaine sera convaincu qu'aucune loi extérieure ne saurait faire qu'une personne soit honorée. Il y a beaucoup de gens qui sont incapables d'honorer aucune personne, et pas plus eux-mêmes que les autres, mais s'ils sont capables de ce sentiment, la première et la plus naturelle expansion ira vers le père et la mère ; il est du pouvoir de ceux-ci d'y répondre, et, en faisant ainsi, d'aider efficacement à l'éducation de leur progéniture, mais à part ceci, tandis que les parents encourent une grave responsabilité envers ceux qu'ils mettent au monde, les enfants, au contraire, sont irresponsables envers leurs parents simplement parce qu'ils leur donnèrent l'être. Quel titre ou prétention ont les hommes et les femmes à être honorés parce que, pour la gratification de leur propre passion ou désir, ils ont donné l'existence à leur progéniture et ne lui ont fourni aucun moyen pour rendre cette existence heureuse ou, en beaucoup de cas, même supportable ?

Personne n'honore ses parents parce qu'il lui est commandé de le faire. Aucune personne, capable de ce beau sentiment, ne refuse l'honneur à ceux dont il tient non seulement l'existence, mais l'éducation et le dressage, le bon conseil et le noble exemple, qui font de l'existence une chose précieuse. Spécialement, dans l'interprétation hiérarchique sont classifiés sous la désignation de père et de mère tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité dans l'Eglise et l'Etat : cette loi n'est donc pas seulement superflue, mais encore son observance est impossible.

En outre, cette loi est suivie (peut-être en raison de la difficulté qu'il y a à y obéir) d'une promesse de longévité dans le pays que (selon la transcription vulgarisée) « *le seigneur ton Dieu te donne* ».

Or tout observateur ordinaire peut se prouver à lui-même que l'honneur envers les parents n'est pas une panacée pour la conservation du souffle de la vie, probablement parce que, comme règle, ceux des dévôts qui observent cette loi

ne demeurent pas dans le pays qui leur est assigné par droit Divin, mais dans celui qu'ils ont arraché à leurs voisins. Quoi qu'il en soit, puisque la récompense promise manque, le travail pour la mériter, logiquement, cesse d'être obligatoire ; car personne ne courra pour un prix qu'aucune dépense de sa force dans la course ne peut obtenir. Ce qui est fait à l'instigation du pathétisme ou de l'intelligence et ce qui est fait pour une récompense promise doivent être rangés dans des catégories différentes. Originairement, ce conseil aux évolués se rapportait à ce qui, *en sa forme ésotérique*, est actuellement connu comme « le culte des ancêtres », et, par conséquent, l'accomplissement du conseil conduisait à la longévité. Cette ancienne pratique, en son observance semi-ésotérique, est bien décrite par Fohi, le premier né de Vofhi et de l'Etoile de Lumière, que Chi reçut et bénit après sa réapparition sur la terre comme homme.

Quant à la cinquième loi donnée aux évolués des évolués, on doit se souvenir que dans les premiers voiles de la langue sacrée, non seulement chaque mot, mais chaque caractère ou lettre, sans mentionner les signes en apparence insignifiants qui furent pour le petit nombre, qui comprit leur signification, comme la clef de la connaissance la plus profonde, avait sa spéciale signification.

∴

Dans la loi transcrite ainsi : « Vous ne tuerez point », parmi les sept mots qui signifient *tuer*, celui du RZH est employé. Un ancien commentateur Ethiopien dit à ce sujet : « La racine RZ signifie un fragment de ce qui est écrasé, brisé ; le caractère H, en raison duquel, selon ce que certains soutiennent, cette loi est la cinquième, symbolise *la passivité* et dans un sens plus étendu *la plasticité*. Une ancienne interprétation de cette loi est : « Tu ne réduiras pas en fragments la passive ou la plasticité. »

Quoi qu'il en soit, considérant que chaque mot fut tenu comme étant d'une vitale importance dans l'ancienne tra-

dition, il s'ensuit qu'afin de comprendre l'esprit de ses lois (même en supposant qu'elles soient littéralement traduites) une connaissance intime (pour employer une expression familière) de l'occulte, c'est-à-dire des voiles dont les langues sacrées sont revêtues, est essentielle.

Un autre et plus récent philosophe remarque, au sujet de la cinquième loi : Le commandement « tu ne tueras pas » est incompatible avec les conditions actuelles de la vie individuelle, qui se soutient par l'absorption de la vie d'autres êtres. Afin d'observer cette loi, il ne serait pas suffisant que nous nous abstenions de manger la chair, le poisson ou la volaille, ou les œufs et le lait d'animaux, ni même les produits du monde des plantes, nous devrions aussi nous abstenir de boire de l'eau et de respirer, puisque l'eau et l'air sont pleins d'êtres individuels dont beaucoup sont hautement organisés et dont la vie est absorbée par la nôtre quand nous buvons et respirons. » Quelle est donc la véritable signification de cette loi apparemment illogique ? Indubitablement celle donnée par Kelaouchi, lorsqu'il dit : « *Cette loi fut donnée aux évolués qui étaient sortis d'entre les évolués, afin de prohiber l'évocation par le sacrifice humain ou animal au moyen duquel des êtres puissants, évoqués, pouvaient se revêtir et se manifester fréquemment, selon la nature de l'évocateur, de sorte que, quoique revêtus et manifestés par la force vitale de bœufs, de brebis, de chèvres, ou même d'oiseaux, ils parlaient avec une voix humaine et assumaient des attributs et des idées humains. De ces évocations au moyen du sacrifice sanguinaire venait non seulement la puissance anormale et non naturelle de l'évocateur, mais par ce moyen ceux qui ne le méritaient pas gagnaient une grande autorité sur le peuple, parmi lequel ils exécutaient d'apparentes merveilles. De plus, il en résultait aussi la confusion de l'être qui est la pire forme du non-naturalisme.* »

Une moderne hiérarchie tranche la difficulté catégoriquement en changeant « Tu ne tueras pas » en « Homicide point ne seras », etc., elle interprète cette loi comme la

prohibition d'attenter à notre propre vie ou à celle de notre voisin, de causer par violence notre propre mort ou celle de notre voisin. Elle désigne ainsi comme un crime horrible de violence, d'injustice et de cruauté ce qui arme contre le criminel la justice divine et la justice humaine. Elle légifère avec une grande sévérité contre le suicide, qui rend l'être humain, abdiquant sa vie par désespoir ou lâcheté, (il est douteux que ce dernier motif soit jamais associé avec l'homicide de soi-même) indigne de recevoir les honneurs d'un enterrement et digne de châtiments *éternels* ; mais il est bon de noter soigneusement qu'elle accorde des bornes très élastiques à la pratique de tuer son voisin, telles par exemple qu'une juste guerre, l'exécution d'un arrêt *légitime*, le cas de défense légitime.

La question se pose : Qu'est-ce qu'une guerre juste ? qu'est-ce qu'un arrêt légitime ? qu'est la légitime défense ?

A ce moment même, des milliers et des dizaines de milliers non seulement de ses propres enfants, mais d'enfants étrangers qui sont au dedans de ses portes, sont envoyés par un pays qu'on suppose être sous le gouvernement absolu de son Archiprêtre et Roi, comme des brebis à la tuerie, marchant vers la mort sous ses bannières consacrées au nom de ses Dieux et par le commandement de leur état-major visible et invisible, afin de tenter d'arrêter ou de faire reculer le puissant fleuve oriental dont ils ouvrirent de force les digues par le carnage, la violence et la violation flagrante du dixième commandement.

Il ne faut pas oublier qu'à chaque fois les instruments de torture, le cachot et le pilori furent utilisés dans l'exécution des *arrêts légitimes* de l'Inquisition, et que l'unique raison de leur cessation *publique* fut l'impuissance des juges et bourreaux vis à vis de l'intelligence, qui commençait à poindre, de l'humanité collective, de sorte que cette intelligence devenait capable, en quelque mesure, de recevoir, en y répondant, la lumière sacrée nourrie par le sang et les

larmes des anciens champions de la justice et de la liberté, qui scellèrent leur mission sacrée avec leur sang.

La destruction de soi-même est défendue (selon l'interprétation actuelle); ainsi Dieu ne nous a pas donné le droit de disposer de notre vie; ce serait là une résistance à la libre et sage volonté de Dieu. Doit-on comprendre (puisque l'homicide a une frontière aussi élastique que celle d'une nation faible dans la zone d'influence d'une nation forte) que Dieu nous a donné le droit divin de tuer autrui et que la volonté Divine ne s'étend pas à la collectivité?

Non contente de légiférer pour le corps, cette même hiérarchie légifère aussi pour l'âme, et tout le monde « est coupable de la violation de cette loi *qui est cause que ses semblables offensent Dieu, par ordre, conseil ou exemple* ». Mais puisqu'il y a des « Dieux nombreux et de nombreux seigneurs » il est impraticable pour le dévot d'une religion d'éviter une telle offense envers les Divinités, parce que les rites pratiques en l'honneur d'un Dieu peuvent offenser une autre divinité (puisque chaque divinité sentiente les choses terrestres par l'intermédiaire de ses dévots spéciaux, à qui souvent elle doit son existence même).

Par exemple, les divinités de ceux qui sacrifient les captifs humains en leur honneur pourraient être grandement offensée par la prohibition lancée, au nom d'un autre Dieu, contre de tels sacrifices. Même parmi les adorateurs *du même Dieu*, les pratiques du culte d'une secte sont considérées comme une offense envers lui par une autre secte. Par exemple, le Catholique qui voit un protestant passer devant l'Hostie sans la saluer, considère qu'il commet une offense contre ce qu'il estime être, par la transubstantiation, déifié; et le protestant qui voit le dévot se prosterner en adorant l'Hostie, le regarde comme un idolâtre; ainsi, comme nous l'avons dit, *du schisme de l'humanité en raison du schisme des Dieux il n'y a pas de fin*, parce que non seulement le culte d'Attributs et la fragmentation de l'unité des Forces manifestées de l'Indicible divise le Divin Unique,

et que, de plus, les Attributs eux-mêmes sont fragmentés de plus en plus jusqu'à la personnification de l'Impersonnel, la représentation en forme conceptionnelle, philosophique ou matérielle du Sans Formes.

Ainsi est matérialisée et réduite en fragments l'Unité plastique; *Le capable de tout pénétrer*, ainsi est rendue finie l'Infinité.

∴

Quant à la sixième loi : tu ne commettras pas (NAQ), transcrit l'adultère. Il est considéré par quelques philosophes du passé que NAQ était originairement écrit na qu dish (enlevant ce qui est saint) et le fait que le terme adultère est actuellement employé en trois sens, savoir : l'infidélité d'une personne mariée en prenant un autre homme (ou femme) ce qui enlève la sainteté du mariage, l'infidélité envers l'Impensable en adorant d'autres Dieux, ce qui enlève de l'adoration due uniquement à l'Indicible, et l'intrusion d'une autre personne dans un office sacré tenu par celui à qui il appartient, ce qui enlève le pouvoir du saint ou consacré, donne un coloris de vérité à cette interprétation.

Il est évident qu'à l'époque où l'acte de copulation constituait la forme ordinaire du mariage, la séparation était aussi facile que l'union, et ces lois n'eussent pas eu de raison d'être.

Quant à l'application de cette loi, si elle était donnée aux évolués pris des évolués, elle se référait probablement à l'actif et à la passive, le pathétiseur et la pathétisée qui travaillaient ensemble psychiquement pour un but spécial, et dont l'infidélité, par conséquent, devait enlever sérieusement d'une œuvre qui était sainte. Elle pourrait aussi avoir défendu le culte des dieux personnels et l'intrusion d'une personne dans l'office ou l'œuvre d'une autre ; ces pratiques, *toutes les trois, feraient naître de la peine et de la confusion.* Le mot NAQ est aussi employé à l'égard des relations

sexuelles, et cette loi ou ce conseil aurait pu avoir été donné temporairement dans une saison spéciale d'épreuve, de dureté ou de persécution où la fuite avec ceux qui étaient faibles ou malades, et avec des nourrissons, aurait pu être un danger sérieux pour ceux-ci, et un obstacle pour toute la communauté.

A l'égard de l'actuelle interprétation de l'adultère et de la législation contre celui-ci par les efforts unis des pouvoirs religieux et civils, le fait que plus la loi est rigoureuse et compliquée, plus sa violation est flagrante, prouve l'inefficacité législative. Ce n'est ici ni le temps ni le lieu d'approfondir cette loi dans tous ses effets sur l'humanité; il suffit de remarquer que les puissances actuelles, soit par manque de connaissance, soit par politique, confondent étrangement la sélection sexuelle avec l'impureté, la virginité avec la chasteté, et que les panacées pour cette transgression, c'est-à-dire la sélection sexuelle et le désir pour la propagation de la race, sont aussi naïves que cette transgression est commune.

∴

A l'égard de la septième loi transcrite, « Vous ne déroberez point », le terme transcrit *déroberez* (QNB) signifie littéralement *mouvant* ou *déplaçant* comme d'une situation ou d'un poste à un autre. Un philosophe du passé remarque à ce sujet : « Il ne saurait être raisonnablement supposé que ceux qui furent choisis d'entre les évolués pour une œuvre et une mission spéciales auraient eu besoin d'une loi leur prohibant le vol ordinaire. *Si alors ce fut pour eux à une période de leur initiation que cette loi fut donnée,* il est probable qu'elle était donnée à ceux qui formaient et qu'elle leur interdisait d'ôter aucune partie de ceux qu'ils formaient à la similitude de l'homme, ou d'en déplacer la position, de peur que l'homme ne fût formé à quelque nouvelle similitude. Quant à l'actuelle interprétation de cette loi, « bien d'autrui tu ne prendras », il est regrettable que dans son

application une femme soit mise en prison pour avoir pris un pain, afin de satisfaire la faim de ses enfants affamés, et qu'un homme soit sévèrement puni pour avoir retenu une brebis de la bergerie, tandis que ceux qui prennent lès royaumes de leurs semblables pour satisfaire leur faim de possession et de puissance, et qui volent aux foyers et aux demeures des milliers de leurs fils, qui tombent comme des bestiaux à l'abattoir, afin de satisfaire leur égoïsme, *soient non seulement exempts de peine, mais honorés comme des héros*. Quels tristes héros, ceux dont la marche triomphale est rouge du sang humain, dont la rosée, sur leurs couronnes de lauriers, est faite des larmes des mères privées de leurs enfants, des veuves et des orphelins.

Voici un autre exposé de cette loi : « Tu n'agiras pas avec duplicité, et ne porteras pas faux témoignage contre ton voisin, ton ami ou ton camarade ». La sincérité est le fondement de toutes les vertus, *mais elle ne peut être obtenue par une loi formelle, mais par une libre, individuelle éducation qui évoluera l'homme à un sentiment de respect de soi et de dignité, qui l'élèvera au-dessus de la fausseté et de la déception*. La violation de cette loi est définie sous la dénomination de faux témoignage, médisance, calomnie, jugement précipité.

Mais tandis qu'un témoin ignorant, sous l'influence de la peur d'une punition ou l'espoir d'être bien payé, est puni pour avoir porté faux témoignage dans une *cour de justice*. l'avocat, dans sa plaidoirie, peut porter témoignage de la vérité de ce qu'il sait être faux, ou de la fausseté de ce qu'il sait être vrai, et il est tenu pour impeccable.

Et lorsqu'un mortel ordinaire est condamné comme menteur lorsqu'« il parle contre sa pensée, avec l'intention de tromper » le général qui harangue ses soldats, le candidat qui harangue ses électeurs, le mercenaire qui incite les ouvriers à se mettre eu grève, etc. etc., ont toute latitude pour agir à leur guise et sont loués en proportion de leur succès dans le noble art de tromperie. Quant à ne dire aucun mal

d'autrui, la coutume en est si générale dans la société civilisée, que si elle était abandonnée, la conversation tarirait depuis le palais jusqu'au cabaret et depuis les *five o'clock teas* les plus élégants et les plus fréquentés jusqu'aux collations des blanchisseuses.

Il est écrit : « Les médisants et les calomniateurs sont obligés de réparer tout le mal qu'ils ont fait au prochain dans son honneur et dans ses biens. » Qui est l'Hercule moderne, le héros qui trouvera le fleuve d'Alphée capable de nettoyer les écuries d'Angias actuelles ?

« Convoiter ce qui appartient à un autre » est pour l'impuissant ce qu'est le vol ou l'annexion pour le puissant, et les sentiments de l'humanité en général peuvent être comparés à ceux d'un petit chien qui voit un os appétissant dans la bouche d'un plus grand et d'un plus fort que lui.

L'Humanité n'est pas encore évoluée jusqu'à l'équilibre qui la rend capable de déclarer de fait et, en vérité, avec le philosophe éclairé des temps historiques : « J'ai appris à être content de tout état dans lequel je me trouve ». Et seule la connaissance pratique de la capacité de l'évolution individuelle, et les conditions convenables pour sa réalisation, peuvent rendre l'homme capable d'être content de ce qui est à lui, content non par indifférence ou par une espèce de stagnation, mais parce qu'il comprend plus ou moins parfaitement *que son moi est capable d'une progression sans fin*.

La brève revue de ces lois qui poussent de multiples lois moindres comme les mères racines poussent leurs racines mineures, lesquelles lois sont, par leur multiplicité même, une terreur et une tracasserie pour la société moderne, nous conduit par le contraste vers l'appréciation de la force et de la simplicité de l'Axiome ci-dessus de la Philosophie Cosmique.

Les lois multiples et toujours changeantes font de l'homme non seulement un criminel involontaire, mais un véritable

esclave; les soi-disant lois divines contrôlent arbitrairement son pathétisme, son intelligence, son être psychique et son être nervo-physique, le contraignant à aimer, à penser, à sentir et à agir selon un règlement fixe; tandis que la loi humaine, soit celle de l'état, soit celle de la coutume, *l'entrave du berceau à la tombe*. Lorsqu'un enfant est né, la loi ordonne que sa naissance soit formellement enregistrée, et si ses parents n'ont pas été unis par la formule payée à l'église ou à l'état, il est stigmatisé pour la vie. Il est obligé de se confiner dans une chambre mal aérée et impure, parmi une foule d'autres enfants, dont beaucoup sont affectés de maladies contagieuses, ou tout au moins malpropres, et tandis que son corps est retenu tous les jours pendant un certain nombre d'heures dans une prison malsaine, sa mentalité est remplie d'une bourre routinière, selon les règlements de l'état, *au détriment de sa libre intelligence* : s'il refuse d'être ainsi bourré, il encourt une punition corporelle ou un emprisonnement encore plus prolongé. Lorsque le terme fixe de cet emprisonnement et *de ce gavage du cerveau faussement appelé éducation* est terminé, et qu'il est enfin libre de suivre son penchant naturel, il choisit probablement quelque art ou métier qui lui plaît, mais juste au moment où il commence à acquérir de l'habileté et de l'entrain, animé par l'espoir du succès, juste au moment où probablement il trouve quelque jeune fille qu'il désire associer à sa vie future avec toutes ses espérances naissantes et la réalisation attendue de possibilité, il est condamné au service militaire forcé, qui (même si aucun champ de bataille ne le prive de la vie ou de ses membres) souvent le ruine physiquement et moralement. Et son esclavage ne se termine pas avec les années du service forcé; tous les ans il est obligé de s'absenter de son art ou de son métier, de son home pour un renouvellement du service militaire forcé, et en outre il est sujet à tout moment à être appelé en service actif jusqu'à l'âge où généralement l'ardeur et l'entrain de la vie est passé. En outre, il est obligé de payer

des impôts pour la jouissance de ce qui est à lui, pour son habitation, pour le droit de gagner sa vie, et souvent même pour le droit à l'existence. Il faut qu'il se marie selon une certaine formule, et si le mariage lui devient antipathique, il ne peut pas s'affranchir de son lien sans scandale public et une perte importante de temps et d'argent. S'il a des enfants, il ne peut pas les éduquer selon ses idées d'éducation, il ne peut pas non plus les laisser libres de développer leurs capacités et aptitudes naturelles. La loi ne lâche pas sa prise de fer, même à la cessation de sa vie : son décès doit être formellement certifié et enregistré ; il doit être enterré dans une certaine localité, sous certains règlements, et en beaucoup de cas, ses possessions doivent être léguées non selon sa propre volonté mais selon la loi.

Ainsi au cœur d'une civilisation qui se vante de la liberté, tout citoyen est lié pathétiquement, intellectuellement, moralement et physiquement pendant sa vie entière et même après qu'il a cessé de vivre sur la terre. Outre ceci, dans tout le domaine de la science, de l'art, de la littérature, du commerce, et du travail manuel, règne l'esprit d'esclavage. Même là où une loi formelle n'est pas obligatoire, les disciples de la science en ses branches variées, de l'art, de la littérature, du commerce et du travail manuel, sont plus ou moins liés par des coteries et des coutumes, et il lui faudrait un courage et une force presque surhumains pour s'en échapper. Pas un homme entre des milliers n'est assez fort pour faire la démonstration de sa propre individualité, *pour oser être libre*. Néanmoins ces entraves doivent être rejetées, la brume obscure, pathétique, mentale, sociale et matérielle doit, par nécessité, être abolie avant que l'homme puisse prendre sa place comme celui qui vêt et manifeste « la Lumière Divine qui éclaire tout homme né au monde » ; parce que sans la liberté il ne saurait y avoir aucun développement individuel et sans développement individuel il ne peut y avoir cette manifestation, et sans la manifestation de l'Unique dans la Collectivité, il ne peut y avoir aucune évolution

progressive perpétuelle, aucun équilibre, et par conséquent aucune Sociologie Cosmique :

C'est pourquoi la Philosophie Cosmique qui est la Philosophie de l'avenir, comme elle est la Philosophie du passé, enseigne ;

« Il n'y a qu'une loi, la loi de Charité, une avec la Justice. Il n'y a qu'un déséquilibre : la violation de cette loi. »

MÉDITATIONS

I

Sur l'avantage de la sociologie Cosmique.

II

Sur les effets des religions variées, c'est-à-dire du culte des Dieux variés ou du même Dieu sous des conceptions différentes.

III

Sur le moyen pratique d'arriver à l'union de l'Humanité.

IV

Sur l'effet moral, social et financier de cette union.

PHILOSOPHIE

Il est dit que Pythagore, dont il ne subsiste pas de documents écrits, et dont les enseignements ne sont plus que supposés, fut le premier à renoncer au titre de « sage » ou sopha, pour adopter le titre plus humble d'amant de la sagesse.

Plus de 24 siècles ont passé, entraînés par le courant du temps vers l'infini depuis que le soleil radieux du firmament Psycho-Intellectuel n'est plus homme sur la terre. Mais, profondément versé dans la sagesse d'Egypte et ayant largement puisé aux sources de la sagesse asiatique, bien qu'ayant cessé d'être comme homme sur la terre, le titre de philosophe qu'il portait n'a jamais cessé d'être un titre dont les hommes évolués dans tous les peuples sont fiers.

Autrefois il était généralement employé par rapport aux trois grandes branches de science : La Physique, l'Ethique et la Dialectique ou Métaphysique, c'est-à-dire la sagesse du physique, du moral et de l'intellectuel. L'amant de la sagesse qui avait gravi les échelons méritait avec justice d'être appelé un sage.

La physique, cette branche de la science qui traite des phénomènes non accompagnés d'un changement important dans les objets, (se distinguant en ceci des phénomènes chimiques dans lesquels l'on observe les métamorphoses des objets), renferme en outre, les propriétés du degré de densité nervo-physique et tout ce qui l'affecte immédiatement, sans métamorphose, c'est-à-dire dans son état normal.

L'éthique ou les sciences de la morale, renferme les recherches de ce par quoi nous sommes amenés à former des notions, des distinctions morales et à formuler des règles pour le bon ordre de la conduite humaine.

Il sera intéressant pour nos lecteurs de connaître la pensée d'un sage de l'antiquité concernant ce sujet, d'autant qu'il classifie ce ternaire dans un ordre différent de celui dans lequel on le classe habituellement.

« La physique peut être comparée à la croûte de la terre. La métaphysique aux eaux qui pénètrent, sustentent et évoluent les propriétés du sol de manière à le rendre utilisable.

La science spirituelle peut être comparée à l'air pur qui pénètre et vivifie les eaux, et comme le sol est aride et que ses constituants ne sont pas assimilables pour les graines des plantes dont il est le sustentateur, comme d'autre part les eaux sont comparativement inutiles pour cette sustentation, si elles sont privées d'air, et néfastes si elles sont empoisonnées par de l'air impur, comme finalement la pureté de l'air dépend de la pénétration de l'éther, ainsi le physique dépend de la réception du métaphysique, le métaphysique du spirituel et le spirituel du pathétique ou sympathique. Ainsi, non seulement les trois parties sont indivisibles mais elles n'ont pas la capacité des perfectionnements et les pouvoirs de stabilité, par conséquent celle d'une utilité permanente, tant que la quatrième partie n'est pas dûment représentée.

On comprendra aisément ceci en suivant ce raisonnement : Les objets physico-nerveux, intégrals, vivent. Partout où il y a vie, il y a intelligence, du moins à l'état latent. Ainsi chaque atome physico-nerveux est duel. Or, l'une de ces deux parties est plus capable que l'autre de recevoir l'intelligence et d'y répondre. La capacité de réception et de responsion à l'intelligence est la cause de la classification. L'intelligence active qui cherche ardemment à se manifester au moyen de la vie est dépendante, pour l'effet qu'elle produit sur la vie qu'elle pénètre, de la spiritualité ou science de l'équilibre et du déséquilibre, et cette spiritualité ou science de l'équilibre et du déséquilibre est elle-même dépendante, pour la prépondérance de l'un ou de l'autre, de ce qui est pathétique ou sympathique dans ses affinités, de sorte que la physique est capable de la réception de l'intellectuel, l'intellectuel du spirituel et le spirituel du pathétique. L'évolution du physique est en proportion de sa capacité

de réception de l'intelligence. La perfection de l'intelligence en proportion de la capacité de réception de la spiritualité ou équilibre et l'équilbre de la sipritualité est en proportion de sa capacité de réception du pathétique ; ceci est le quaternaire.

Celui qui en comprend les lois est un sage. Mais celui qui utilise sa connaissance pour le bien-être de la terre et des formations terrestres est un bienfaiteur Divin et humain.

Il en est quelques uns qui comprennent le temps, le nombre et l'espace sous la désignation de trinité physique. Mais le temps est l'effet dont la division est la cause.

Lorsque la division aura cessé, ce ternaire qui est transitoire sera remplacé par le sans limite, ou éternel. N'est-il pas reçu que cela ne fut qu'après la division de la lumière d'avec l'obscurité, du plus évolué d'avec le moins évolué, après la division de la plasticité de la plasticité, après la division du plastique du soi-disant fixe, après la division des produits propres à la sustentation, que des intelligences spéciales furent instituées pour diviser le ioum du lil et être des indicateurs des saisons, des jours et des années.

Le nombre est le produit du temps : « Sans nombre, sans mesure », ces mots portent en eux la note triomphante d'immortalité.

Ce que l'on nomme espace n'existe pas. Le seul usage de cette expression constitue une hérésie scientifique, attendu que tout ce qui a forme est substantiel jusqu'aux plus raréfiées des forces manifestées.

On attribue à la substance une place définie ou limitée ; or, les objets semblent occuper une place ainsi limitée et définie parce que la conception que nous nous en faisons est définie et limitée par notre sentientation. Par exemple : quelqu'un qui aperçoit un homme évolué au moyen de ses organes visuels physico-nerveux non évolués, ne voit que les sous-degrés plus denses du degré physico-nerveux, dans lequel il occupe une certaine place limitée et définie. Un voyant nerveux voit qu'il occupe une place beaucoup plus

étendue ; un voyant psychique une place qui l'est bien davantage, un voyant mental une place plus étendue encore ; et celui-là seulement qui sait discerner la place occupée par l'être physico-nerveux intégral peut définir exactement l'étendue de la place occupée par cet homme évolué dans le monde de la substance physique. Il en est du monde stellaire et de l'atôme physico-nerveux comme il en est de l'homme.

Ce qu'on appelle inertie n'existe pas.

Ce qui paraît inerte conserve, en apparence, son état et sa place, non pas par manque de réception ou de responsion, mais parce que son énergie est maintenue avec la volonté et le désir de recevoir et de répondre à ce avec quoi il ressent la plus grande affinité, au lieu de répondre à la force prépondérante et dominante en volonté et en désir. La force effective, ou capable d'être effective, est de la substance d'une raréfaction sentientable par ce qu'elle affecte ou par ce dont elle désire être affectée.

S'il n'en était pas ainsi, l'effectualité serait impraticable. Un exemple, avec lequel vous êtes tous familiers, illustre cette vérité.

Lorsque, pendant la septième classification, Elohim se reposa dans la matière mélangée de l'état physique il voulut que son intelligence fut manifestée et elle le fut.

Si le Divin Formateur (le D. B. R.) avait couvé cette immensité dans une raréfaction qui n'en n'eut pas été une partie constituante et par conséquent non sentientiable il eut pu couver et vouloir indéfiniment sans résultat.

Nombreux sont les écrits, plus nombreuses encore les paroles prononcées avec plus ou moins de connaissance concernant les propriétés de la substance de la densité de l'état physique. Néanmoins la thèse de Dahak, le fils du désert, est toujours valable :

« Celui qui ne sentiente pas l'état physique des objets dans leur intégrité, ne peut pas juger de leur nature, de leurs capacités ou de leurs propriétés dans leur intégrité.

Un jour il vint à moi un homme qui me demanda de

l'eau. Lorsque je lui en eus donné, il se lava les pieds, puis il entra dans la grotte, et il but du lait tiède de ma chèvre. En échange il me tendit un collier en or, mais je lui dis : « De quelle utilité serait pour moi, qui habite le désert, ce collier en or » ?

Il répondit : « Dites-moi quel don vous voulez accepter de moi en souvenir de votre hospitalité ».

Je lui dis : « Je vous ai donné volontiers de l'eau et vous avez pris du lait de ma chèvre que je ne vous donnais pas. Donnez-moi en échange un aperçu de votre science, car je m'aperçois à votre coiffure que vous êtes un de ceux qui savent ».

Il dit : « Vous avez raison, oh A. M. N. ! C'est à Shegel, le maître de physique que vous parlez. Sur quel sujet désirez vous être renseigné ? Je serai heureux de vous complaire ».

Je répondis : « Si quelqu'un désire plaire à son voisin, qu'il lui parle de lui-même ou de ce qui le concerne. Comme la fleur de miel pour l'abeille, comme le sel pour l'agneau, ainsi pour celui qui l'écoute sont les pensées et les paroles d'un autre homme sur ce qui le concerne. Puisque Shegel condescend au désir de plaire à l'un des A. M. N, qu'il veuille me décrire le moi qui m'est si cher. Qu'il veuille me parler de la grandeur, de la forme, de l'impénétrabilité, divisibilité, porosité, élasticité, expansion de l'objet qu'il désigne comme A M N.

Quand alors il m'eut dit tout ce qu'il voyait et sentientait, je demandai : « Est-ce tout ? » Il répondit : « Cetainement, que désirez-vous encore ? »

« Que vous acceptiez une autre boisson épicée et du lait de ma chèvre, car la nuit est obscure ».

Alors je me rendis dans la grotte voisine, où était ma chèvre et où je dormais pendant la nuit, et je mélangeai le lait de la chèvre avec différents ingrédients, ayant la propriété d'éveiller l'activité du degré nerveux. J'ajoutai au lait de la noix de muscade et je l'adoucis avec du miel, et Shegel trouva à la boisson une saveur exquise. Alors il se reposa jusqu'à l'heure de minuit.

Lorsqu'il s'éveilla, les étoiles brillaient au firmament d'où la lune était absente et qu'aucun nuage n'obscurcissait. Je lui dis : « Vous avez eu la bonté de me décrire ma taille qui était de presque quatre coudées ordinaires, et sa largeur d'une épaule à l'autre était d'une coudée ordinaire et demie. Or, depuis ce temps j'ai reposé dans la présence de Shegel et dans l'air pur et raréfié d'une nuit du désert, et peut-être ai-je grandi rapidement, comme croît la tendre herbe pendant la saison des pluies. Regardez donc, je vous prie, voyez ma grandeur et dites-moi quelle place j'occupe dans ce que vous nommez l'espace ».

Il répondit : « Je ne me souviens nullement d'avoir décrit votre grandeur, mais tel que je vous aperçois maintenant, vous êtes d'une couleur carmin pâle. Au milieu de cette couleur carmin pâle il se trouve une densité de la même forme qui échappe à ma sentientation ».

— « Et la grandeur de la forme qui échappe à votre sentientation ? et la grandeur de la forme carmin pâle qui l'entoure ? »

— « La grandeur de la densité centrale mesure presque quatre coudées en hauteur et une coudée et demie en largeur mais la forme de couleur carmin qui l'enveloppe mesure largement neuf coudées en hauteur et trois en largeur d'une épaule à l'autre ; et de combien elle peut être plus haute et plus large, je ne saurais le dire, car la forme ne se termine pas nettement comme celle du centre, mais pâlit graduellement jusqu'à ce qu'elle échappe à ma sentientation ».

Alors je lui donnai de nouveau à boire et il s'endormit et lorsqu'il s'éveilla je lui dis : « De quelle hauteur, de quelle grandeur est ma forme de carmin pâle ? » Il répondit : « Je n'ai aucune souvenance d'une forme carmin pâle, mais je vois une forme de couleur rosée entourant une forme qui échappe à ma sentientation, mais dont je devine qu'elle mesure environ neuf coudées ordinaires depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds et trois coudées ordinaires d'une épaule à l'autre. Quant à son importance

et à son extension, cela échappe à mon calcul, tel le brouillard du matin se fondant dans la beauté bleutée du ciel défie toute tentative pour le mesurer.

Or, Eber, un néophyte qui me servait s'était rapproché pendant que nous causions ainsi et, se tenant debout à l'entrée de la grotte, il entendit ce que Shegel et moi disions et il le grava sur les tablettes de sa mémoire. Il me demanda : « Si la forme psychique est aussi étendue, qu'en est-il de la forme mentale ? »

Mais je ne répondis pas, parce que ma pensée était celle-ci : à savoir que la mentalité individualisée participe à la nature et aux facultés de l'état de libre intelligence, laquelle, quoique toujours en forme, n'est pas retenue par elle.

Pendant que je songeais ainsi, le courant de ma pensée fut interrompu par le pitoyable bêlement des petits chevreaux de la chèvre et je me rappelais ce que, eux, n'avaient pas oublié un seul moment, c'est-à-dire qu'ils avaient été privés de leur repas du soir. Eber, devinant ma pensée, s'en alla rapidement et avant peu revint, suivi par une chèvre qui avait perdu ses petits. Elle donna de son lait aux chevreaux qui burent tout aussitôt, se couchèrent et s'endormirent.

Quant à Shegel il dormit jusqu'au lever du soleil. Il se leva alors, mangea et but, puis s'en alla, mais de ses expériences il ne se souvint aucunement.

Quant à moi je ne lui parlai pas de ce qu'il avait vu. En montant l'âne sur lequel il voyageait, il me dit : « N'oubliez pas ce que je vous ai enseigné concernant les propriétés de la substance et des objets et donnez à votre compagnon A M N de la sagesse de Shegel, car il a bien soigné mon âne. »

Et il s'en alla, et je me retirai dans la grotte où je me couchai à côté de la chèvre et des petits chevreaux.

A mon réveil je dis à Eber : « Shegel a discerné les diverses parties de mon être, — d'abord le nerveux, puis le psychique et le mental ensuite, *ainsi que leurs auras*. Quand

la fois prochaine il parlera sur l'extension, ce qu'il a vu lui reviendra à la mémoire. Il en sera embarrassé et cela lui apprendra peut-être à respecter le lait des chèvres appartenant à son voisin. »

Et nous nous mîmes à rire en regardant gambader et fôlâtrer les chevreaux dans la lumière du soleil levant. Eber me dit : « Pendant que Shegel dormait, je dormais également avec les yeux ouverts. J'ai vu beaucoup de choses concernant les propriétés assignées à la matière par notre hôte non invité avec lequel je me suis placé en rapport mental. »

— Qu'avez-vous vu ?

— Lorsque Shegel a dit : « L'occupation de l'espace par la matière est prouvée par le fait que (exemple s'appliquant à tous les objets) dans l'espace occupé par mon corps, nulle autre substance ne peut être présente simultanément », je regardais son corps et je vis qu'il était pénétré de toutes parts par des microbes nuisibles qui n'étaient pas plus une partie de lui-même que les rongeurs sont une partie de l'arbre qu'ils dévastent. De plus, j'ai vu que le sous-degré de l'être nerveux (intra-moléculaire) contenait de la matérialité raréfiée, moléculaire, physico-nerveuse. Si ces atomes ultimes du degré physico-nerveux étaient suffisamment grandis, ils deviendraient visibles aux organes visuels physico-nerveux. J'ai vu aussi que l'air est pénétré de même façon par des atomes ultimes physico-nerveux. J'ai observé encore que la compression d'objets en extériorisait ce en quoi flottaient les ultimes atomes physico-nerveux et les atomes eux-mêmes. Ce qui était ainsi expulsé par compression ne quittait pas, au moins pendant que je le surveillais, l'objet dont cela avait été expulsé, mais demeurait près de sa surface, agité, empressé, me faisant penser aux fourmis qui sont chassées de leurs nids, renferment leurs œufs, et qui courent deci et delà, cherchant impatiemment à y rentrer. »

Alors moi, Dahak, ayant réfléchi profondément à ce que

m'avait décrit Eber, je parlai en mentalité à Teray, le médecin, lui communiquant tout ce qu'Eber avait vu, et j'ajoutai : Je me hâte de vous faire part de ceci, car voici ma pensée : Considérant que les éléments qui sont assimilés par le sang sont métalliques et que le déchet énorme qui n'est pas assimilé par le sang l'obstrue et l'empoisonne, ne serait-il pas possible d'améliorer cette déplorable forme d'alimentation en préservant et en utilisant ce qui, par compression, est extériorisé des métaux bienfaisants et assimilables par le sang physico-nerveux ?

Teray ne répondit pas, mais je n'en fus pas surpris car il était de ceux dont les paroles sont des actes. Lorsque, pourtant, les petits chevreaux qui gambadaient et folâtraient au moment où je lui avais parlé eurent de petits chevreaux à leur tour, Teray me parla en mentalité. Il me dit : « Non seulement ce qui est extériorisé par compression des minéraux bienfaisants est utilisable pour l'alimentation, mais encore par la fusion des constituants extériorisés des métaux dont, sous certaines conditions, le contact produit ce qui est le revêtement, la manifestation de la force vitale physico-nerveuse ; j'ai prouvé que la force sanguine peut être conservée.

Jusqu'ici je n'ai expérimenté qu'avec de l'or et de l'argent, mais je ne doute pas qu'un effet analogue, quoique moins puissant probablement, puisse être produit par l'utilisation de métaux moins précieux mais assimilables et bienfaisants. »

Je communiquai ceci à Eber et nous rîmes de joie.

Teray évidemment nous entendit, car il demanda : « Pourquoi riez-vous ? »

Je répondis : « Si nous ne nous réjouissions pas de la connaissance apportée à la conservation de la vie, de quoi nous réjouirions-nous ? Venez, mon ami, afin que nous nous réjouissions ensemble. »

LES VISIONS DU ROYAL NÉOPHYTE

CHAPITRE XV

Visions du Passé

VOFHI ET SON EMPIRE

C'était le dernier jour du séjour d'Arayah dans la grande île et une certaine tristesse perméa l'être d'Ai et d'Ala lorsqu'ils pensèrent au grand combat auquel il retournait. Mais depuis la venue du jeune Initié et son départ à la recherche du talisman, Arayah avait manifesté un enjouement plus qu'ordinaire. Après que le repas du soir fut terminé, il dit à Ai : « Demain, au point du jour, je pars dans le rapide vaisseau qui m'amena ici. Jetons encore un coup d'œil sur le passé lointain, avant que je m'en aille, car bien que le manque de temps nous oblige à remettre la recherche complète de ces affiliations d'obscurité à un temps plus commode, cependant je ne voudrais pas volontairement perdre une seule séance ; car notre étude actuelle est pleine d'intérêt. »

Ai. — « Je voudrais que nous pussions continuer notre étude sans interruption, même jusqu'à l'époque actuelle et peut-être aussi explorer l'avenir, mais puisque nous devons, par nécessité, différer ce travail, laissez-moi reposer sous votre puissance et protection, comme dans le passé, et dirigez-moi où vous voudrez.

Ainsi Ai dormit sous la protection et la puissance d'Arayah, et quand il fut passé dans cet état où le passé lui était dévoilé, Arayah dit :

« Lorsque ces deux jeunes hommes qui annoncèrent la naissance des fils d'Abr et de Tzteth eurent rempli leur

mission, sans doute ils retournèrent à Vofhi, qui les avait envoyés. Suivez-les donc jusqu'à ce grand empire oriental, et dites-moi tout ce que vous verrez et entendrez; mais ne sentez rien. »

Le royal Néophyte passa dans un état de repos profond, et Arayah s'assit auprès de lui, attendant en silence, car chez lui aussi se trouvait la plénitude du repos. Ce fut Ai qui rompit le silence :

Ai. — « Comme tu es grand, ô Vofhi! comme il est merveilleux ton empire! »

Arayah. — « Nous travaillons ensemble comme un, afin d'obtenir de la connaissance; parlez donc et dites-moi pourquoi Vofhi est si grand, et pourquoi son empire est si merveilleux?

Ai. — « Avant Shemana, était Vofhi, en qui se trouve la perfection de la lumière de son origine Divine; et comme cette lumière est une, de même son corps physique est un, n'ayant connu aucune dissolution, évoluant sans interruption toutes ses capacités en tous les états d'être : Vofhi est véritablement le divin et humain, car les sept états dont les sept lumières sont les types, formant autour de sa tête un diadème lumineux par lui-même, sont en parfait équilibre; aucun n'est plus grand ou moins grand qu'un autre. En juste proportion, tel qu'est l'état de l'intelligence libre, tel est l'état nervo-physique indivisible, tel qu'est l'état de l'esprit, tel est l'état de l'âme; tel qu'est l'état de Lumière, tel est celui de la Mentalité; et, en équilibre parfait est l'état central celui de l'Essence, cet état dans lequel Brahma Elohim, par l'intermédiaire d'IE, perfectionna la chaîne de l'être.

Ainsi, lui-même évoluait vers la perfection en chaque état, c'est-à-dire en chaque état utilisant les douze sens : la sensibilité, le goût, l'odorat, l'ouïe, la vue, la clairvoyance, la clair audience, la clair sentience, la divination, l'intuition, la prédilection et la prédiliction. Il est en rapport avec toutes les formations dont il est entouré. En outre, sa lu-

mière d'aura, de la radiance irisée de tous les états d'être, pénètre son empire étendu, de sorte que rien d'hostile ne peut y demeurer, à cause de cette lumière, et ainsi lui et les siens sont un. »

Arayah. — « Vous avez dit vrai, en vous exclamant : « Comme Vofhi est grand et combien est merveilleux son empire. »

Ai. — « La plupart des formations sont en forme humaine, mais elles sont distinctes les unes des autres, et, non seulement volontiers mais joyeusement, les moins grandes servent les plus grandes. Chez les plus grandes, chacun est comme un Temple dans lequel brûle avec plus ou moins d'éclat la lumière divine de son origine, et dans son aura se trouve la passive qui est la sienne, en plein rapport avec lui, libre, et cependant voilée de telle façon dans la puissance protectrice et sustentatrice de son aura, que quitter le voile serait sa perte infinie comme ce serait la perte infinie de l'actif que de le retirer d'elle. Ainsi, il n'y a aucune confusion, aucun désordre : chacun fournissant ce dont l'autre a besoin et, dans la dualité de l'unité, formant en leur union la perfection de l'être. Les actifs, bien qu'ils soient principalement sustentés par la respiration, sont néanmoins en partie nourris par des fruits, des semences et par des odeurs, sustentatrices de la vie. Quant aux passives, l'aura dans laquelle elles demeurent les sustente. Ici, il n'y a pas de nuit, car ils savent comment conserver la lumière, du coucher du soleil jusqu'à l'aube du jour. Ici, il n'y a pas de froid, car comme la lumière est conservée, de même l'est la chaleur. Ici, parce qu'ils comprennent comment équilibrer la chaleur et le froid, l'humidité et la sécheresse atmosphériques, il n'y a ni vents ni orages. Tous les voyages sont aériens, et effectués par la puissance d'attraction et de répulsion.

Quant aux vêtements ils brillent de leur propre luminosité, qui varie en couleur et en densité, selon l'état qui est dominant. Ils n'ont besoin ni de la parole ni du langage, communiquant les uns avec les autres dans l'état de la

mentalité. C'est seulement aux moins grands qui les servent et aux étrangers qu'ils parlent à son de paroles. En outre, leur aura est le refuge et l'abri des séparés qui ont conservé leur individualité, pour qui ils sont comme un havre de repos, comme une forteresse dans laquelle rien d'hostile, rien qui puisse nuire ou tromper ne saurait entrer ; de sorte qu'ici, ce qui reste des glorieux athlètes et pionniers du passé, qui ont enduré le fardeau et la chaleur de la journée, et préparé le chemin, attend, avec les athlètes et pionniers du présent, l'avent de la Restitution. »

Alors, des profondeurs même de leur être, comme d'un seul accord, le maître et le royal Néophyte dirent :

— « Qu'il est grand, Vofhi ; qu'il est merveilleux, son empire. » Après quelques moments de silence, Ai reprit :

— « A présent, j'observe une chose intéressante et curieuse. Un des moins grands actifs retourne du sud, et son état physique est très endommagé de sorte qu'il est évident qu'il ne peut pas retenir la perfection de l'être. Ses semblables le reçoivent avec une grande bonté et beaucoup de douleur, et, comme il s'étend sur un divan qui lui est préparé chez lui, ils forment autour de lui quatre cercles d'Initiés : le cercle extérieur étant formé de 144, le second de 36 le troisième de 24, et le cercle intérieur de 12. Maintenant, 4 des maîtres apportent dans le cercle intérieur un grand bain, et le mettent près de celui qui souffre. Le bain est d'une forme longue, ovale, et façonné d'un métal blanc inaltérable et extrêmement léger. Ils apportent des cruches d'eau pure et remplissent le bain presque jusqu'au bord. »

Arayah. — « Ce que vous relatez m'intéresse extrêmement parce que même actuellement, parmi certains peuples, c'est la coutume de ceux qui se lamentent à cause des leurs qui ont subi la transition, d'avoir au milieu d'eux un bol d'eau limpide ; mais autant que nous le sachions, la signification de cette coutume est perdue. Passez donc dans l'état le plus effectif pour connaître ce que vous voyez, et dites-moi tout. »

— Ai. — « Je m'aperçois que, comme le corps nerveux quitte le corps nervo-physique, les Initiés l'environnent de leurs auras de puissance : ainsi aurisé, il entre dans l'eau pure du bain ovale. »

Arayah. — Veillez et observez attentivement.

Ai. — « Les corps nerveux relient la forme, mais il est de la consistance de l'eau, et il a pour l'eau une évidente affinité. La forme du corps nerveux s'étend dans l'eau, et repose comme en un sommeil paisible. »

Arayah. — « Passez en avant et veillez. »

Ai. — « Quatre des principaux maîtres sont entrés dans le cercle des 12, et ils se tiennent debout, un à la tête, un autre aux pieds, et un à chaque côté de la forme qui repose dans le bain d'eau pure. Maintenant, par la puissance de la volonté et avec la connaissance qu'ils possèdent, ils concentrent l'aura cramoisie des trois cercles d'Initiés, jusqu'à ce qu'elle s'amasse comme un nuage rouge, couleur de sang, au-dessus du bain d'eau ; à présent entrent deux personnages qui ressemblent tant à Vofhi, que peut être ce sont des émanations. Ils appellent celui qui repose, en disant : « Eveillez-vous et levez-vous. » La troisième fois, celui qu'ils appellent s'éveille et se lève, entouré du nuage rouge couleur de sang, et là, comme auparavant dans l'eau, il repose, comme en sommeil. »

Arayah. — « Passez en avant. »

Ai. — « Lorsque je vis le nuage aurique rouge, couleur du sang, s'amasser au-dessus du bain d'eau, c'était l'aube du jour, et à présent les ombres du soir sont proches. Les deux, qui ressemblent à Vothi, appellent celui qui repose dans les nuages en disant : « Eveillez-vous et levez-vous ! » Au troisième appel, il s'éveille et se lève, vêtu du corps nervo-physique, comme auparavant. »

Arayah. — « Quelle grande vérité est cachée dans les proverbes et les dictons du passé. Lorsque les hommes répètent l'ancien dicton : *Bien heureux sont les morts que la pluie arrose*, combien peu ils savent que le dicton les con-

duit près de la porte d'un grand mystère. Cependant peut-être le mot mystère n'est pas bien choisi, car partout il y a une surabondance de matérialité, et par une loi naturelle, cette matérialité est perpétuellement moulée en forme. *Or tout ce que la soi-disant Nature fait, l'homme, qui est par droit d'origine le souverain seigneur de la nature, doit être à même de le faire bien plus rapidement et bien plus efficacement.* Lorsque les sombres filaments, qui actuellement l'environnent de sa naissance jusqu'à la mort, et défigurent son être, seront détruits, et que l'homme s'éveillera à la connaissance de ses capacités et de sa puissance comme le dominateur, le transformateur, qui fait évoluer et qui en même temps au plus haut degré, intellectualise et vitalise la matière terrestre que lui seul peut perfectionner, parce qu'il est dans un état de la même densité, lorsque donc l'homme s'éveillera comme le suprême récipient terrestre de l'intelligence universelle, qui revêt l'inconnu, en vérité il y aura, selon l'ancienne prophétie, ce qui paraîtra comme une nouvelle terre pour ceux à qui la connaissance du passé est voilée. Mais ceux qui savent, la salueront comme la réalisation du plan du Dieu Formateur, l'Attribut de la cause Cosmique, comme la terre de la Restitution. »

Ai. — « Qui peut hâter l'avent de la restitution ?

Arayah. — « En méconnaissant cette vérité, reçue par tous comme étant d'origine Divine : « Nous, avec notre Dieu, sommes un », est venue la séparation. En recevant cette vérité dans sa plénitude, viendra la perfection de l'union. Tout homme, regardant la lumière divine qui est en lui comme son saint des saints, et ne permettant à aucun étranger d'y entrer, ni de paraître même dans la cour extérieure, est un sauveur du corps, un héraut de la Restitution, un athlète qui lutte pour une couronne incorruptible, la couronne de la perfection de l'être, l'immortalité terrestre. »

Ai. — « A présent, quatre étrangers, dont trois sont des rois, sont introduits en présence de Vofhi, et je m'aperçois qu'un des quatre est un Dieu hostile. Vofhi se lève de son

trône auquel on accède par 12 marches, et dit : « Salut à tous ceux qui sont de bonne volonté. »

Le Dieu hostile s'incline profondément devant lui, et dit : « Pour entendre de ses propres lèvres la sagesse de Vofhi, et pour voir de nos propres yeux quelques-unes des merveilles qu'il exécute, nous sommes venus de loin. » Vofhi répond : « A chaque homme sa propre sagesse et sa propre connaissance. Ceux qui se parent de la sagesse et de la connaissance d'autrui, sont comme le geai dans les plumes de l'aigle, comme l'âne dans la peau du lion. »

L'être répond : « Ce n'est pas à tout le monde qu'est donnée la sagesse de Vofhi, et s'il n'y avait que ceux qui dépendent d'eux-mêmes pour enseigner et parler, il y aurait peu d'enseignants. »

Vofhi répond : De tout être il est exigé de faire son devoir, mais il n'est exigé de personne d'enseigner, de sa propre volonté, et quand à celui qui enseigne comme sien ce qui est à un autre, nous soutenons qu'il est bien plus mauvais que celui qui vole et vend les biens de son voisin. » Alors ce roi demande : Que pensez-vous des Dieux nombreux et des Seigneurs nombreux ?

Vofhi : — Je sais qu'ils sont les ennemis de l'unique Dieu Formateur, l'Attribut de la Cause Cosmique. »

— « Mais l'unique Dieu ne peut-il pas manifester sa volonté par l'intermédiaire d'autres Dieux ? »

— « Non pas. C'est l'homme qu'il fit à sa similitude et à qui il donna le degré dense de la matérialité, dans lequel il le revêtit pour qu'il le remplisse, le subjugue et ait la domination sur lui. Avec ce don et ce commandement, il donna le pouvoir d'évoluer le premier et d'exécuter l'autre. Tout être qui exige l'adoration et l'obéissance de l'homme est *précisément comme vous-même*. »

— « Ne suis-je pas le roi du pays du Hadish ? Je ne comprends pas vos paroles. »

— « Si l'entendement fait défaut, qui fournira ce qui est manquant ?

Vofhi émet une lumière d'aura telle celle du fer chauffé à blanc, et le roi se retire devant elle jusqu'au bord de l'ouest de l'empire de Vofhi. Mais comme il essaie de le traverser, son état physique est consumé et carbonisé, comme par une chaleur ardente, et il se montre dans sa vraie forme.

Ensuite un des autres rois s'approche et offre des dons. Vofhi le regarde tranquillement et lui demande : « Que désirez-vous en échange de ce que vous offrez ? » Le roi répond : « C'est une offrande que j'ai apportée, à cause de la grandeur de Vofhi, le roi des rois. » Vofhi sourit et dit : « C'est bien, laissez l'offrande que vous avez apportée, et retournez par le chemin, par où vous êtes venu. » Mais le roi hésite et devient confus. Alors Vofhi demande : « Pourquoi tardez-vous ? Vous avez présenté votre offrande, n'est-ce pas assez ? » Alors le roi répond : « Pas pour moi-même, mais pour mes sujets, je voudrais parler ; et, de fait, j'avais espéré apprendre plusieurs choses, mais la réponse de mon seigneur au roi de Hadish a fermé la bouche de son serviteur. » Vofhi réplique : « Continuez. »

— « Dernièrement le mécontentement s'est accru grandement non seulement parmi ceux qui sont absolument dans mon royaume mais aussi parmi ceux sur qui pour des raisons sages et bonnes j'ai établi un protectorat ou dont j'ai annexé le pays et je désire savoir par quel moyen je peux les garder en sujétion. » Vofhi répond : « Ceux de mauvaise volonté bannissez-les. Quant à ceux de bonne volonté, soyez pour eux ce que doit être un roi, le centre de béatitude de son peuple, leur source de bonheur, celui qui évolue tout ce qui est évoluable en eux. » Comme le roi rougit, et ne répond rien, Vofhi continue : « Peut-être vous n'avez pas le pouvoir d'être ce centre de béatitude, peut-être vous n'êtes roi que de nom ! » L'autre redresse sa tête, fièrement, et réplique : « Non ! de génération en génération mes ancêtres ont manié le sceptre. »

— « Un sceptre d'or peut être manié par la main d'un

enfant ou d'un sot; mais peu nombreux sont ceux qui sont capables de tenir le sceptre de la justice et de la Charité. »

— « Non seulement je règne par droit ancestral; je règne surtout par la grâce de Dieu ». Vofhi se lève et réplique :

« C'est une autre affaire; s'il en est ainsi, il n'est pas convenable que nous parlions en un endroit où tous peuvent entendre nos paroles. Choisissez donc le degré où vous me rencontrerez, et je descendrai tandis que vous monterez : de cette façon nous pourrons conférer ensemble, à l'écart de tous les autres. » Le roi dit : « Asseyez-vous, ô Vofhi, et ne vous donnez pas la peine de descendre, car je monterai à vous pour conférer avec vous, dans votre propre place. » Ainsi Vofhi s'ssseoit en disant : « Qu'il soit fait selon votre volonté. Montez ici, si vous le pouvez. » Mais comme le roi s'approche de la plus basse des 12 marches qui conduisent au trône, et va poser le pied dessus, il recule en chancelant, et est soutenu par les serviteurs, qui l'empèchent de tomber sur le sol. Dès qu'il s'est remis, il s'écrie à haute voix : « C'est l'art noir et la sorcellerie qui m'empêchent de monter, autrement je me tiendrais maintenant même debout avec Vofhi sur l'estrade où est établi son trône. » Vofhi : « Quel art noir, quelle sorcellerie peut affecter ceux qui règnent par la grâce de Dieu? » Alors, reprenant son don, le roi se tourne vers le sud et disparaît.

Maintenant le troisième roi s'approche et dit : « De mon propre bras, j'ai gagné la victoire sur d'autres chefs qui étaient plus grands que moi, et ceux que je gouverne sont satisfaits, car ils jouissent de la liberté et du bonheur dont ils n'ont pas joui jusqu'ici. Mais il y a des gens qui suscitent des adversaires contre moi, non pas parce que je suis injuste, cruel, licencieux ou avare, mais parce que j'ai pris moi-même la puissance et la domination, mais parce que je suis plus fort que ceux qui sont contre moi. » Vofhi le regarde avec bonté et répond : « Ceux qui prennent eux-mêmes la puissance prennent aussi la responsabilité de la puissance, qui est un lourd fardeau. Si vous êtes un centre

de béatitude pour votre peuple, quel besoin a-t-il d'un autre centre? Si vous ne l'êtes pas, vous n'avez aucun droit de gouverner. Il ne peut y avoir de demi chemins; déposez donc la couronne et le sceptre, ou soyez ce centre de béatitude, et à ceux qui vous parlent du culte de leurs Dieux qui sont nombreux, dites : Lorsque nos planètes circulent autour de nombreux centres solaires, alors je partagerai avec vous et vos Dieux la puissance et la domination. »

Alors le visage du nouveau roi s'éclaire de joie et il dit : « Je n'ai apporté aucun don dans ma main, car nous sommes pauvres; mais de tout ce que j'ai et suis, je vous servirai si vous avez besoin de moi. » Vofhi lui envoie par les mains des deux qui se tenaient debout auprès du bain d'eau un saphir et un rubis et dit : « Sertissez ces pierres de chaque côté de votre couronne, de sorte que le saphir soit sur la tempe gauche et le rubis sur la tempe droite; quant aux bijoux qui sont en ordre entre le saphir et le rubis, un à un, de votre propre main, vous les trouverez et les sertirez. » Alors ce roi part, la joie au cœur.

Pendant tout ce temps, le quatrième s'est tenu debout au pied des douze gradations qui conduisent au trône, enveloppé d'un long manteau blanc dont le capuchon arrondi laisse visible la bouche seule, la bouche arquée, forte et sensitive, qui est celle d'un très jeune homme.

Comme il demeure silencieux et immobile, les deux qui ont donné au troisième roi le rubis et le saphir vont à lui et l'un d'eux lui parle en ces termes : « Bientôt l'audience de notre seigneur le roi sera terminée, car le soleil se hâte vers l'horizon de l'ouest. Vous venez seul, jeune étranger. Lorsque vous êtes arrivé ici, vos pieds portaient les marques d'un rude et long voyage, vos sandales étaient usées et couvertes de poussière, vous avez baigné vos pieds dans le cours d'eau sacré dont peu de personnes n'osent toucher les eaux, et ils sont purs et blancs. Votre robe blanche grossière cache tout le reste de votre vêtement. Si vous avez quelque chose à demander à Vofhi, parlez : sinon venez vous reposer, car

assurément vous êtes fatigué. » D'une voix basse et mélodieuse, avec un timbre voilé de tristesse, l'étranger répète en écho le mot : « fatigué ». Au nom de sa voix, Vofhi quitte son siège et descend rapidement vers l'endroit où se tient debout le jeune étranger ; il étend ses bras, et le jeune étranger, serré dans son fort embrassement, repose pendant quelques instants comme quelqu'un qui dort. Ensuite, la main dans la main, ils montent les 12 gradations.

Or comme ils se tiennent debout, ensemble, devant le trône de Vofhi, Vofhi et les deux qui sont de lui voient au-dessus du trône, comme dans l'air, sept autres marches ; la première est rouge rubis, la deuxième de carmin ; la troisième de la couleur de la topaze rose, la quatrième du ton du clair lapis lazuli, la cinquième dorée, la sixième d'une radiance saphirine, et la septième d'une vapeur argentée, grandement raréfiée. Dans son vêtement blanc grossier, ils voient le jeune étranger monter les sept marches en laissant sur chaque marche un état d'être avec ses degrés quaternaires : ils passe ainsi hors de leur vue. Puis, reprenant la forme la plus raréfiée, il reapparaît, et reprend les six autres états d'être, jusqu'à ce qu'il repose comme avant dans les bras de Vofhi. Il fait ceci trois fois, en montant et en descendant. Et maintenant, Vofhi descend les douze gradations, conduisant l'Initié par la main gauche ; ils arrivent au côté gauche des marches où le jeune étranger se tenait : il donne à Vofhi sept sceaux et sept clefs, et passe à travers le milieu de l'assemblée vers l'est. Au bord du cours d'eau sacré, il se penche, ramasse les sandales usées et poudreuses, et les bande sur ses pieds. Comme il marche rapidement, en ligne droite, vers l'est, la lumière du soleil couchant irradie la forme blanche. Silencieusement, Vofhi et la multitude assemblée la suivent du regard, aussi longtemps qu'elle est visible ; puis comme elle entre dans l'ombre des arbres, un des deux parle en disant : « L'Homme des douleurs ! Il était parmi nous et nous ne le connaissions pas ! »

∴

Alors Arayah s'étendit à côté de la couche sur laquelle dormait le royal Néophyte ; une paix profonde l'envahit, et il s'endormit aussi, il s'endormit, jusqu'à ce que la claire lumière du matin illuminât les ondulations grises de l'océan. Alors Arayah se leva doucement, reposa ses lèvres pour un moment, sur le front calme du royal Néophyte endormi et descendit au rivage. Lorsque le soleil levant répandit un large sentier de gloire dorée sur les eaux ridées, le vaisseau rapide qui, il y avait sept jours, l'avait amené à l'île, s'en alla à grande vitesse vers le continent, le portant vers la scène du conflit, vers la transition ou la victoire.

∴

LA VICTOIRE

Au septième soir du séjour d'Arayah dans la maison d'Ath Wo avec Ai et Ala, Arayah avait parlé à Ai, disant :

« Toujours, dans l'Ile sainte, nous attendons que le sort soit jeté dans la cité des neiges perpétuelles, et tous sentent un présage comme de quelque grand évènement imminent. Toute chose, autour de nous, est pour ainsi dire mue jusqu'à son fondement. Or nul, sauf moi, ne sait que vous êtes Ai, le Prêtre et le Roi attendu, dont le choix sera l'annonce de la Restitution. Avec quelle anxiété intense j'attends l'issue de ce combat avec l'archi-ennemi et le tirage au sort, nul ne le peut dire. Avant que je parte, promettez-moi que vous ne vous éloignerez pas de cette cité, à moins de me faire savoir où vous allez, car à tout moment on peut vous réclamer à moi. » Ai le lui avait promis.

La dixième nuit, après le dernier combat, comme Arayah reposait dans l'endroit qui lui avait été désigné jusqu'à ce qu'il reprit sa place, un des Initiés entra et dit :

« Reich Sheba el Ma s'est reposée dans l'aura de puissance dont le fort lutteur l'environna ; mais juste avant votre retour elle ouvrit les yeux et dit : « J'ai l'idée d'aller à celui dans la puissance duquel je suis enveloppée, à celui qui, non

seulement, me prit ma baguette, mon sceptre, mais le donna à ce semi-être qu'il épousa tellement à la hâte. » Et comme un nuage qui est emporté par un fort vent, elle partit. »

Arayah ne répondit pas un mot, mais, en secret, il était inquiet pour Ath Wo.

Or lorsque minuit du douzième jour eut sonné, une fois encore, les portes du nord et du sud s'ouvrirent et les combattants entrèrent. L'adversaire s'avança vers Arayah et dit :

« Je suis las de cet état matériel, qui est comme la quintessence de toutes les sensations, qui est la plénitude de la vie avec sa multiplicité de joies et de douleurs, de délices et d'angoisse, de force et de faiblesse, d'ignorance et de connnaissance, de sottise et de sagesse. Donc nous combattrons jusqu'à ce que l'un de nous soit vaincu. »

Arayah répondit : « Pour cet objet je suis ici, et ce n'est pas moi qui différai le combat. »

Ainsi au milieu de l'Ordre purifié, éprouvé comme par le feu, les combattants luttèrent pendant trois longues heures pour la supériorité et, une à une, à mesure qu'il sentait sa force diminuer, l'adversaire retira à lui ses douze émanations ; mais la force d'Arayah paraissait plutôt s'accroître que diminuer dans le combat. Le grand voyant voyait dans sa lumière d'aura, une forme en lumière d'essence, qui paraissait renouveler ses forces vitales continuellement. Et ce maître, qui aimait bien Arayah dit : « Celle-ci n'est nullement une déesse, mais ce qui reste d'une femme qui aime bien Arayah. Peut-être c'est la sienne qui est toujours dans son souvenir. »

Or, à la fin de la troisième heure, d'un effort suprême, Arayah arracha à l'archi-ennemi son cimeterre à deux tranchants ; comme ceci avait lieu, la porte de l'est s'ouvrit : Ai entra, et prenant le cimeterre de la main d'Arayah il le lança en dehors de la clôture, en disant : « Cimeterre de l'archi-ennemi, n'aie aucun pouvoir sur les Initiés, désormais et à jamais. »

Alors une obscurité effroyable tomba sur la scène du con-

flit : il y eut des éclairs et des tonnerres, des cris étranges et des échos sourds, et quand l'obscurité fut passée, le corps abandonné et déchiré que l'Archi-ennemi avait pris, gisait à la porte méridionale du lieu de combat.

Alors, comme la joyeuse lumière dorée du matin illuminait la multitude dans l'attente, on entendit le son de musiques triomphantes et quatre nobles messagers se tinrent debout en dehors de la clôture, et s'écrièrent à haute voix : « Le sort est jeté dans la cité des neiges perpétuelles, et il est tombé sur Ai, le fils d'Aba et d'Ama. Il est tombé sur celui qui était depuis si longtemps, si vivement attendu. L'époque de la Restitution est proche. » Alors, dans tout l'ordre sacré, il y eut plénitude de joie. Les chefs vinrent à Arayah et dirent : « Ai est choisi, il est notre Archiprêtre et notre roi, et de vos mains nous le réclamons. Dès que vous le pourrez, allez donc, et restituez-le à la vie active et à ceux qui attendent pour le suivre, l'aimer et le servir. » Alors Arayah prit la main d'Ai dans la sienne et dit : « Notre Archiprêtre et Roi n'a besoin d'aucun éveil. C'est lui qui lança de la clôture le cimeterre de l'archi-ennemi, en disant : « N'aie aucun pouvoir sur les Initiés, à jamais ». Devant vous se trouve le fils d'Aba et d'Ama. Il est celui qui a passé parmi les sommeils initiatiques. Il est le Royal Néophyte. »

Alors, en leur ordre, les Initiés et les Néophytes s'attroupèrent auprès le royal Néophyte et l'auraient proclamé Seigneur des mondes occultes et Prince des Initiés, mais Arayah s'avança à leur rencontre et dit : « Non pas. Demain Ai entre dans la sixième année d'Initiation, qui ainsi que vous le savez est passée non pas avec les visibles, mais avec les invisibles. »

Alors les Initiés prirent conseil ensemble, et dirent : « Puisqu'il en est ainsi, tenez la principale place parmi nous, ô Arayah, jusqu'à ce que celui qui est choisi puisse la prendre. »

Mais Arayah répondit : « Mon premier devoir est envers Ai, le fils d'Aba et d'Ama, avec qui maintenant même je

m'en vais, pour être avec lui pendant la sixième année d'Initiation. Elisez donc quatre Initiés, si vous le voulez ainsi, pour qu'ils soient en concile comme chefs des autres. Tout va bien, car l'archi-ennemi a perdu son cimeterre et la forme humaine au milieu de nous. » Ils répondirent : « Qu'il soit fait selon votre parole », puis : « Qui sort avec vous pour vous servir ? » Araya parla à part aux Chefs en disant : « Ala, de la même origine qu'Ama, Ala l'immortelle, une en dualité d'être avec Ai, a choisi de nous servir. C'est pourquoi nous sortons seuls. »

Ils disaient : « Dites-nous où vous allez afin que notre être intellectuel soit centralisé sur celui qui est notre centre de béatitude. »

Arayah. — « Votre désir est non seulement légitime mais juste. Nous allons aux lieux retirés du pays d'orient, dans l'empire de Vofhi. »

Ils dirent : « C'est un endroit pour nous occulte. Quant à Vofhi, il est du passé lointain. »

Arayah. — « Qui sait si le passé n'est pas à l'égard de ce grand sage un éternel présent ? »

Alors Ai et Arayah se retirèrent à l'habitation d'Arayah, qui lui avait été pendant un temps arrachée, et il s'y reposèrent.

Dans la lumière de l'aube, lorsque l'étoile du matin s'attardait encore au-dessus de la mer, un vaisseau s'approcha du rivage ; près de la proue se tint debout Ala, et avec elle les deux lionceaux. Puis Arayah et Ai entrèrent dans le vaisseau, et celui-ci vogua rapidement vers l'est; tous ceux de l'ordre sacré de l'Ile sainte, et ceux qui étaient venus pour voir le conflit, se tenaient debout sur le rivage, en regardant, jusqu'à ce que les voiles blanches du vaisseau fussent devenues comme un petit point dans la distance, puis fussent perdues de vue.

UN COIN DU VOILE

Une soirée calme et étouffante, en août. Deux jeunes hommes (Jacques d'Arford fils et Gaston Legrange fils), montés sur des chevaux de race, s'arrêtent devant une petite maison de ferme, près de laquelle paissent quelques chèvres attachées. Comme la fermière trait une des chèvres pour leur donner à boire le lait qu'ils avaient demandé, de derrière un haut mur entourant la maison, et au-dessus duquel s'élèvent de grands cyprès sombres, arrive un son étouffé comme d'une femme qui pleure.

Jacques. — « Si je ne me trompe pas, quelque pauvre femme ou fille fond en larmes sur une tombe nouvellement faite ». (Il descend, et, appelant un garçon qui se tient debout, en les regardant) : « Gardez mon cheval quelques minutes ».

Gaston. — « Qu'allez-vous faire ? »

Jacques. — « Passer par la vieille porte du porche et voir qui est dans l'affliction ». (L'horloge de l'Eglise sonne sept heures).

Gaston. — « Vous serez en retard pour le dîner, et notre hôte, comme bien des bons-vivants, déteste le manque de ponctualité ».

Jacques. — « Et moi, je déteste être l'esclave du temps. Hâtez-vous d'y aller aussitôt que vous aurez bu votre lait, et portez pour moi mes excuses à nos hôtes ; si j'ai faim, je pourrai manger à l'auberge du village. »

∴

Une fille de seize ans, en élégant costume de deuil, s'agenouille auprès d'une tombe, sous un beau saule pleureur : sa figure repose sur la tombe qui est nouvellement couverte de gazon mousseux, elle sanglote piteusement. C'est Marceline, la petite-fille de Jacques et de Marcelle.

Marceline. — « Mère, mère, ô parlez-moi ! Appelez votre enfant par son nom, ne fût-ce qu'une fois, et ainsi peut-être trouverai-je la force de supporter ma douleur ; la vie sans vous est si triste, si isolée ; dans tout le monde entier il n'y a personne pour m'aimer maintenant ».

Jacques (qui se tient debout derrière une branche inclinée du saule pleureur, à lui-même) : « Je n'en suis pas trop sûr, ma belle enfant. Marceline ! Marceline ! ce nom est pour moi un son familier, et cependant je ne connais personne de ce nom. »

Marceline. — « Ecoutez, ma mère chérie ! Vous m'enseigniez que la transition ne serait pas une séparation absolue, que ceux qui avaient quitté la terre et ceux qui y restaient et qui s'aimaient pouvaient communiquer les uns avec les autres. Peut-être vous vous reposez, et je ne voudrais pas déranger votre repos, mais j'ai tellement besoin d'aide.

Partout où je vais, le Comte d'Arbois, le cousin de l'homme qui vous a trompée, me suit et tout instinct, toute intuition de mon être s'élève contre lui, ô ! avoir quelqu'un de brave et loyal qui me débarrasse de son importunité, qui pour moi est une persécution ! »

Jacques (écartant les branches du saule) : « Donnez-moi seulement ce droit, je le défierai et lui donnerai un coup de revolver ».

Marceline (se levant et faisant face à Jacques) ; « Je ne comprends pas. Qui êtes-vous ? »

Jacques. — « Je suis Jacques d'Arford, l'ami fort et fidèle que vous venez d'implorer, si vous le voulez. Si je devine juste, je ne suis pas tout-à-fait un étranger. Peut-être avez-vous pu entendre votre mère parler de mon père, dont je porte le nom. »

Marceline. — « Jacques d'Arfort ! je me le rappelle aussi, car une de ses dernières phrases fut : « Sur la terre, Jacques d'Arford, notre sauveur, ne manqua de rien. Peut-être, dans le monde de l'au-delà, je pourrai être son amie et le sauver

à mon tour » (Le gardien du cimetière et son fils entrent par la porte ; le gardien porte des grandes clefs.

Jacques. — « Et je me rappelle bien comment mon père m'a dit l'histoire de votre mère, l'enfant du Finistère qui se rendit aux pays des peaux-rouges, allant d'un peuple psychique à un autre. Il me dit qu'elle était une rare sensitive. Et, par intuition, je devine que justement vous en êtes une aussi.

Marceline. — « Je n'en sais rien. »

Jacques. — « Comment ! Vous ne voyez rien, n'entendez rien dans le mystérieux au-delà ?

Marceline. — « Rien depuis que je me suis mêlée librement au monde. Lorsque j'étais une petite enfant, je voyais et entendais des choses merveilleuses, et j'agissais selon ce que voyais et entendais. Mais la profession de ma mère l'obligea de me confier souvent aux soins d'autrui, et je fus dressée à parler et à agir en opposition de mon intuition, jusqu'à ce que mes pensées mêmes furent transformées, ou dans la non activité. A présent, le passé me semble, lorsque j'y pense, comme un beau conte de fée. »

Jacques (à lui-même). — « A bas les conventions ! elles sapent la vie même des plus rares fleurs de la terre » (à Marceline). — « Le passé peut-être n'est que la scène d'ouverture du conte de fée de votre vie, qui peut se terminer en réalisation... et... Marceline.

Marceline. — « Quoi ? »

Jacques. — « Le gardien du cimetière s'approche, c'est l'heure de la fermeture des portes. Il n'est pas désirable qu'on me trouve avec vous ici. Dans ce pays même, dans ce lieu si sacré où repose votre mère, le souffle de la calomnie peut entrer.

Marceline. — « C'est vrai, mais vous rencontrerez le gardien en allant vers la porte.

Jacques. — « Pas du tout. Comme le voyant du passé, à l'aide de mon Dieu (ou de mes muscles), je sauterai pardessus le mur. Au revoir. Nous nous rencontrerons bientôt, et en attendant, dans le vrai sens du mot, à Dieu.

∴

Un an après.

Un radeau sur le Tigre, où rament de forts rameurs.

Marceline est couchée en repos, sous la tente à rideaux, au centre du bateau, et Jacques est assis à son côté, tenant sa main dans la sienne.

Jacques. — « Votre désir de visiter l'Orient et d'être à Bagdad est rempli, ma bien-aimée. Etes-vous heureuse et satisfaite ? »

Marceline. — « Heureuse, oui. Satisfaite, non ».

Jacques. — « Pourquoi ? »

Marceline. — « Parce que dans la dualité de l'affinité, des désirs, des espérances, des aspirations sans nombre, jusqu'ici dormantes ou inconnues, s'éveillent en moi comme des germes qui manifestent leur vitalité au printemps. »

Jacques. — « C'est vrai. Des vies telles que les nôtres sont une aspiration toujours croissante, éternelle. Il en est ainsi nécessairement, puisque ce qui reste *un idéal* isolé plus ou moins perfectionné, dans la dualité devient, d'abord en conception, et finalement *en pratique, réalisable. La vie est précieuse en proportion où elle est le moyen de réaliser les possibilités.* Puissions-nous avoir le pouvoir de méconnaître le temps, d'échapper à la mortalité, de vivre et de réaliser à travers des âges et des âges. Pourquoi pas ? Le royal Chaldéen, Mage et Roi, n'a-t-il pas constaté : « L'Amour est plus fort que la mortalité ? »

Marceline. — « Cette nuit, j'ai rêvé que quelqu'un à votre similitude, mais radieux, glorifié, se tenait debout près de moi et me disait : « Pour l'homme évolué, la perte temporaire de la forme matérielle n'est pas nécessairement la séparation de la terre et de l'homme ». Et une voix a répondu, je ne sais d'où : « Dans le passé lointain je portai ce témoignagne fondé sur la connaissance et la pratique : Nous SAVONS que si le tabernacle terrestre est désintégré, nous avons une maison plus raréfiée et éternelle dans les raréfactions. »

Or, le symbole d'une maison et de la dualité est un et le même. Car chaque maison est fondée sur la dualité et en dualité seulement est possible une durable habitation.

Jacques. — « Pour ce que je pourrai dire et faire dans les degrés ou états plus raréfiés de mon être, dont je n'ai au mieux, qu'une obscure conception, je ne me tiens pas responsable. Dans ce moi terrestre, dont je suis conscient, et pour lequel je suis responsable, je dis avec l'ancien voyant et conseiller : « Aimez la terre et tout ce qui appartient à la terre. Si un homme n'aime pas la terre, il n'est pas un, en union pathétique, avec le Divin Habitant qui offrit la personnalité qu'il avait assumée pour la rédemption terrestre ».

Marceline. — « D'accord. Cependant vous, à cause de qui j'aime, moi aussi, la terre, m'avez enseigné que *non seulement les degrés physique et nervo-physique, qui, en ordre, sont un,* mais les degrés *nerveux, psychique et mental sont terrestres.* En y songeant, quelquefois la pensée me vient : Puisque la domination sur le degré nerveux terrestre est essentielle à la victoire sur la mortalité et puisque, même dans les conditions les plus favorables, ce degré de notre être individuel ne peut pas être extériorisé, sauf pour un temps limité, et jamais dans son intégrité, puisque sa partie la plus matérielle, sauf dans des conditions très difficiles à obtenir, reste avec le corps matériel dont elle est la vie, son œuvre ne serait-elle pas plus efficace, s'il était libre en individualité quaternaire, à condition qu'il eût dans l'aura de quelqu'un en dualité, pleine de repos, et conséquemment forte, une habitation aurique sûre et persistante ? »

Jacques (l'embrassant tendrement). — « Conceptivement, philosophiquement, expérimentalement, peut-être. Mais je vous aime telle que vous êtes, avec des lèvres qui rencontrent les miennes, et un cœur qui bat contre le mien ».

∴

Une nuit étoilée, sans nuages, en janvier. Le balcon

grillagé d'un palais, dans une cité orientale, qui s'ouvre vers le sud. Marceline repose sur un amas de coussins de soie à couleurs brillantes ; une colombe blanche repose sur son épaule. Jacques est étendu sur un tapis turc ; à ses pieds, s'étend un beau chien-loup blanc des Pyrénées.

Jacques. — « Quelle nuit glorieuse ! toutes les étoiles aux cieux brillent, quoique le toit ciselé du balcon les cache à notre vue, sauf celles qui s'approchent de l'horizon. Quant aux planètes, Mars, comme moi-même, se lève et se couche avec Vénus, son amour céleste. Le roi des planètes s'est retiré aussi et Saturne se voile la figure, peut-être de douleur, à cause de l'influence néfaste qui lui est imputée par nos astrologues modernes ; néanmoins, ceux-ci sont loin de dédaigner le métal jaune pour la fabrication duquel Saturne était, selon quelques-uns du temps d'autrefois, comme le « Sésame, ouvre-toi ». Quant à Mercure, comme certains adeptes humains, il se cache dans une illumination dans laquelle aucun œil humain ne peut le suivre, où il repose dans sa gloire n'illuminant aucun ciel.

Marceline. — « Que cet endroit est plein de repos, comme l'ombre des palmes est finement tracée sur l'embrasure large et profonde de l'arche du balcon ; au travers d'elle, Orion, le beau chasseur géant, poursuit son chemin majestueusement. Entre toutes les constellations, c'est la plus radiante. »

Jacques. — « Ce n'est nullement étonnant, vu qu'en aimé d'Aurore, son pied repose sur l'étoile de domination, et que l'insigne du gouvernement est sur son épaule. Sa ceinture est la baguette du grand occultiste *prééminent dans la connaissance pratique* de l'Etre avec qui il était en rapport, dont l'épée est multiple, dont la force est dans sa lumière septénaire. Que voyez-vous de plus, ma bien-aimée ? »

Marceline. — « Vers l'ouest du grand chasseur qui suit le lièvre, regardant l'horizon, je vois le grand chien dont la gloire supérieure et occidentale est votre planète de prédi-

lection, l'ancêtre de notre terre, et le plus magnifique des mondes solaires qui illuminent la nuit. »

Jacques. — « Que voyez-vous de plus ? »

Marceline. — « Tout près du côté Est de l'arche profonde, qui est semblable à un cadre pour ce tableau stellaire. je vois la petite colombe.

Jacques. — « A mes pieds gît le chien ; à votre épaule repose la colombe, et sans doute vous me tenez dans un lasso immuable, le lasso de l'amour.

Marceline. — « Toujours vous mélangez la gaieté avec nos plus profondes études.

Jacques. — « Justement en raison de leur profondeur. Pour le ballon qui nous porte de hauteur en hauteur, la gaieté est la soupape de sûreté.

Marceline. (Après un bref silence).

« Combien j'aime le pays oriental, si riche en vieilles légendes. Toute la vie passée paraît triste, prosaïque en comparaison ; et puis il y a peut-être une autre raison : je ne vous avais pas trouvé et maintenant, toujours et toujours, notre affinité s'élargit et s'approfondit ».

Jacques. — « Vu la grande œuvre que nous avons devant nous, il doit nécessairement en être ainsi. C'est seulement dans l'union pathétique que cette certitude de sûreté peut être vôtre, et vous rendre capable d'entrer dans la région nerveuse, sans être assujettie à l'agitation ou à la peur ».

Marceline. — « Un amour tel que le nôtre bannit la peur ; jamais je n'ai ressenti si fortement l'influence de Sirius. C'est comme si tout en moi était perméé, tout, autour de moi, inondé de sa radiance.

Jacques. — « Reposez-vous dans la clarté du grand ancêtre de notre terre. Reposez-vous, pour que nous trouvions le moyen, pour l'amour de l'homme et de la terre, *de réaliser la prééminente possibilité terrestre, la conservation de l'être intégral, ou au moins de faire de grands pas vers ce but.*

∴



Marceline (en sommeil de trance). — « Quelqu'un qui ressemble à mon bien-aimé plus éthéré, glorifié, qui cependant me paraît comme véritable et de fait, un homme, parle. Ne le voyez-vous pas, ne l'entendez-vous pas ? »

Jacques. — « Hélas ! non ! je suis aveugle et sourd, sauf de mes organes de sens extérieurs. Vous êtes mes yeux, d'ailleurs, mais qu'importe ? puisqu'ils sont bien les miens.

Marceline. — « A moi la sentientation, à vous de l'approfondir. Ce n'est pas moi qui manifeste aux Psycho-Intellectuels les sublimes vérités. De l'individualisation de l'être nerveux dépend, pour ceux qui ont quitté leurs corps les plus matériels le pouvoir de retenir la connexion avec la terre et l'homme. De l'individualisation de l'intelligence dépend le perfectionnement de leur état physique par le revêtement, non seulement du degré nervo-physique, mais du corps glorieux, impeccable, immortel ».

Jacques. — « Je ne vois ni n'entends ; mais je comprends. Ces choses sont celles dont un initié du passé porta témoignage : Ils ont subi la transition à cause du déséquilibre, mais à présent qu'ils vivent comme hommes sur la terre, ils vivent comme un avec l'amour, la lumière, la vie et la puissance de leur Divin Habitant qu'ils manifestent. La mortalité n'a donc plus de domination sur eux.

Marceline. — « Vous répondez : « C'est vrai. Ceux-ci sont ceux dont il est témoigné : L'homme est le sauveur du corps ».

∴

Cent ans après.

La région du degré mental de l'état physique.

Jacques et Marceline communiquent l'un avec l'autre par la pensée, sans paroles.

Jacques. — « Qu'elle est silencieuse notre demeure, cependant c'est le silence, non pas de la monotonie, mais de la paix.

Marceline. — « Souvent, dans la vie d'autrefois, j'ai pensé que les sons (et surtout les sons émis par l'homme et les

animaux) étaient des signes de mécontentement, de mal satisfaction, de désir non rempli. Selon la tradition, le cri-cri, la première des formations terrestres du Déséquilibrateur, fit entendre le premier son. Dans cette glorieuse habitation les plus et les moins illuminés échangent la connaissance, cependant il n'est entendu entre eux ni parole ni langage ».

Jacques. — « En pleine conscience, nous avons individualisé d'abord notre être nerveux, et à présent notre intelligence. Ici nous nous sommes reposés pendant quelque temps en communiquant comme face à face avec notre propre être pathétique et intellectuel dans les raréfactions variées et avec des intelligences alliées, que dans le corps nervo-physique vous sentientiez incertainement et imparfaitement. Notre rapport toujours d'affinité avec elles se perfectionnait *et ce rapport a confirmé la vérité de nos conceptions, fortifié notre espoir raisonnable de réaliser des possibilités*. Et maintenant? »

Marceline. — « Et maintenant ma pensée est... Voyez les deux êtres qui étaient avec moi lorsque j'étais une enfant, qui m'ouvrirent de si vastes et claires conceptions, parsemèrent l'aube du jour de ma vie avec de si radiantes étoiles d'espoir... » (Deux intelligences libres dont la radiante aura saphirine est partiellement voilée dans le lapis-lazuli de la mentalité viennent de l'est, et s'arrêtent à une courte distance de Jacques et de Marceline. Entre les intelligences est visible une forme ovale saphirine voilée de violet.)

Comme Jacques et Marceline contemplent la scène avec profond intérêt, le voile devient graduellement de plus en plus transparent, jusqu'à ce qu'il disparaisse, en laissant visible un être à la similitude de Jacques.

Jacques. — « Enfin, enfin! je vois le moi dont vous m'avez tant de fois parlé et je sentiente la plénitude de notre affinité, tenez ma main dans la vôtre, je vais dormir. »

Comme il dort, la partie d'être plus raréfiée permée l'être mental de Jacques et s'y assimile naturellement.

∴

Une des Intelligences libres. — « Maintenant, tout va bien ; de vos propres yeux vous avez vu, de votre propre être vous avez sentienté. »

Jacques. — « Dieu merci ! Dieu merci ! et maintenant ? »

La deuxième Intelligence libre. — « Maintenant, ensemble, si vous le voulez, nous centraliserons vers les solidités en nous revêtant des trois densités du degré psychique un à un. Alors vous rentrerez dans les corps nerveux dont vous vous êtes volontairement démis, afin de pouvoir entrer en rapport avec l'être intellectuel individualisé des hommes du passé, avec les parties séparées variées de votre être composé, et avec les intelligences plus raréfiées, et aussi afin de vous désaltérer à la fontaine inépuisable de l'intelligence universelle. Quant à nous, pour qui aucun corps n'est préparé, nous devons nécessairement nous attirer le vêtement plus dense par lequel seul nous sommes capables de sentienter le degré physique terrestre. Ainsi nous serons comme des hommes, puisque nous le verrons tel qu'il est ».

Jacques. — « Et ensuite, entrerons-nous ensemble dans des corps nervo-physiques dont un sage de Bagdad m'a fait connaître la formation, m'enseignant le secret d'utiliser la matérialité propre pour une telle construction *et de former pour nous-mêmes des corps selon notre idéal de la perfection de forme* ?

Une Intelligence libre. — « Un jour, il doit en être ainsi. Mais ce temps n'est pas encore arrivé. Prendre ou reprendre le degré d'être nervo-physique serait nous rendre sujets à la persécution et à la souffrance, et peut-être à la perte du degré d'être nervo-physique... et pour quoi ?

Jacques. — « Pour quoi en effet ?

L'autre Intelligence libre. — « Pour que vous vous dépensiez (et soyiez dépensé) dans la greffe, les branches supérieures du grand arbre humain... et pour cela pas une racine entre des millions, n'a même le vouloir de fournir

de la sève vitale. Pour que vous offriez les trésors de l'or de la vérité à des gens qui le rejetteront, ou s'en moqueront ouvertement ou bien le prendront subrepticement afin de dorer de vils métaux de façon à les faire accepter par les hommes pour leur propre bénéfice ou par amour-propre. Le sacrifice de l'intelligence plus grande pour la moins grande est une conception terrestre qui, dans notre habitation, est impensable.

Marceline à Jacques. — « Peut-être parce que dans le cosmos des formations pour être divin, on doit être humain.

Jacques. — « Quel est notre rôle immédiat alors ?

Première Intelligence libre. — « Vos rôles et les nôtres diffèrent les uns des autres. Dans la dualité d'être nerveuse, une œuvre magnifique est devant vous : à vous de former une habitation dans laquelle l'homme qui a individualisé son être nerveux et qui ne trouve avec l'homme aucune aura protectrice dans laquelle il puisse entrer par affinité peut trouver protection, sustentation et repos, jusqu'à ce qu'il soit en état de progresser.

A vous d'environner les auras des travailleurs terrestres Psycho-Intellectuels de votre duelle lumière de pure blancheur, pour qu'aucun être subtil, hostile ou égoïste ne les influencent. A vous de vous unir en pensée avec leurs conceptions et de les illuminer, en gardant pure leur philosophie, de fortifier leur science et de confirmer leur pratique. A vous de monter vers le monde d'en haut et de descendre aurisés en bas, c'est-à-dire de la région de la mentalité terrestre *aux concrétions où sont emprisonnés les constituants du corps glorieux*, afin qu'en rapport avec des Intelligences alliées et avec l'Intelligence universelle vous puissiez recevoir de nouvelles eaux vivantes de sagesse et de connaissance ; à vous de diffuser ce que vous avez reçu pour la perfection de l'être des Psycho-Intellectuels de bonne volonté, qui sont réceptifs et responsifs. A vous de sentienter la nature, les capacités et les possibilités du degré d'être physique

qui sont voilées à l'homme, et de rendre sienne votre connaissance. A vous de guider la terre et les formations vers leur perfectionnement et vers le moyen de revêtir le corps glorieux. Au temps de ce revêtement, ensemble nous prendrons et reprendrons à jamais la forme et la nature intégrales de l'homme ».

Jacques. — « Qu'elle est magnifique, cette œuvre : il n'est pas étonnant qu'un Initié, qui était entré dans les raréfactions et y avait entendu des choses indicibles, après son retour, ait affirmé : Oubliant les souffrances qui sont passées et me précipitant en avant vers l'œuvre de l'avenir, je me hâte vers le prix, sachant que ma haute vocation est de manifester la splendeur de Brah, l'Aide, l'Oint. »

Première Intelligence libre. — « C'est ainsi que l'homme est le sauveur de l'homme ».

Jacques. — « La conception est belle.

Marceline à Jacques. — « Je sentiente quelque chose de plus beau.

Jacques. — « Et votre rôle ? »

Deuxième Intelligence libre. — « Les sensitifs sont la lumière du monde, une lumière qui brille au milieu d'une obscurité qui ne la comprend pas, mais nous la comprenons, et quand de notre état élevé nous voyons la radiance d'une fille de Velleh (1), nous essayons avec toute la force de notre intelligence d'arriver à l'aura du monde stellaire qu'elle habite.

Jacques. — « Pourquoi ? »

Première Intelligence libre. — « Pour être pour elle des gardiens et des protecteurs contre tous les hostiles, depuis les principautés et les puissances de la région nerveuse jusqu'aux microbes qui infestent l'air inférieur. A nous aussi d'équilibrer et de rendre plus intense son illumination pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale.

Deuxième Intelligence libre. — « Des tels gardiens, pro-

(1) *Chronique de Chi.*

tecteurs, conseillers, instructeurs et amis nous l'étions pour celle qui est maintenant vôtre, avant que vous soyez devenu pour elle tout en tout.

Jacques. — « Marceline m'a souvent parlé de votre présence. Pardonnez-moi la question : Cela ne vous a-t-il pas causé de la douleur lorsqu'elle est devenue mienne ?

L'Intelligence libre. — « Non ! C'est seulement en l'union dans tous les degrés d'être qu'il peut y avoir parfaite dualité d'être. A nous de préparer les sensitives terrestres pour cette dualité, de sorte qu'elles soient aptes à remplir leur grande mission, qu'elles soient de fortes et efficaces travailleuses pour la restitution de la terre et de l'homme. Lorsqu'elles ont trouvé la dualité d'être nous voilons notre présence, cependant nous sommes toujours vigilants. Si elles montent aux extensions, nous sommes là, si elles descendent aux profondeurs des eaux, là aussi nous sommes, si elles se souviennent du temps du matin de la vie de la terre, ou si elles descendent aux profondeurs de la terre, à la recherche de ce qui est confiné dans les concrétions, notre main gauche de pathétisme et notre main droite de puissance est tendue pour leur aider en tout temps de besoin. Dans toutes les souffrances et douleurs de celles qui sont les plus précieuses de tout ce qui manifeste en passivité, est l'Holocauste affligé, c'est pourquoi, comme ses Ambassadeurs de miséricorde, nous les secourons. En outre, nous le faisons de notre propre volonté et pour l'amour d'elles-mêmes ».

Jacques. — « Pourquoi ? »

L'Intelligence libre. — « *Dans l'espoir persistant et immuable de réaliser la plus grande de toutes les possibilités, celle du vêtement intégral du Sans Forme.* »

Jacques. — « C'est donc là votre motif d'assumer la forme et, dans le degré nerveux, la nature de l'homme.

L'Intelligence libre. — « En partie seulement.

Jacques. — « Dites-moi, si vous le voulez bien, quel autre rôle vous remplissez dans le Cosmos de l'être ?

L'Intelligence libre. — « Dans le degré de la Mentalité, nous infusons nos forces intellectuelles, de sorte que tous les hommes qui sont capables de réception puissent en recevoir librement ; du degré psychique nous donnons la force, grâce à laquelle les enfants terrestres, qui désirent et veulent le faire, peuvent individualiser leurs âmes et ainsi devenir immortels : du degré nerveux, nous infusons la force nerveuse qui est la vie de l'être nervo-physique. Et nous fortifions et équilibrons les auras des hommes de bonne volonté évolués, et ainsi nous les préparons pour la réception plus véritable du degré physique, sans lequel ils ne sont pas rendus parfaits.

Jacques. — « Et si celles dont vous parliez ne trouvent sur la terre aucune dualité d'être ?

L'Intelligence libre. — « Alors c'est à nous de les favoriser de telle façon qu'aucune puissance ennemie de l'Unité Cosmique ne puisse les influencer, et ainsi causer à la terre et à l'homme la confusion et la perte.

Une voix. — « Toujours et toujours tombent sur la terre le Pathétisme et la Lumière du Tout miséricordieux, tels que la rosée au tòn rose et la rosée saphirine.

L'Intelligence libre. — « C'est vrai ! notre rôle prééminent, à nous, qui pour l'amour de l'homme et de son Divin Holocauste nous vêtons dans une densité dans laquelle nous pouvons servir l'homme, est de le préparer pour la réception de la rosée du matin, la première qui réfléchira la lumière du soleil levant de la progression ininterrompue.

Jacques. — « Et le plan de votre aide dans l'accomplissement de cette possibilité magnifique ?

L'Intelligence libre. — « Pourquoi vous cacherions-nous rien, à vous, homme de désirs ? Notre volonté, notre espoir raisonnable à travers les éons du temps est de retenir pas à pas tous les sensitifs de la terre qui ont subi la séparation, et qui ont individualisé le degré nerveux de leur être, dans le degré nerveux de l'état physique, pour qu'il soit comme la

lumière d'un fanal, non seulement pour nous, mais pour les plus hautes intelligences en forme dans l'état mental, et dans le degré mental des états d'esprit, d'essence, d'âme et du nerveux, mettant ainsi toutes les raréfactions des intelligences les plus élevées de tous les états matériels en rapport avec la mentalité terrestre évoluée ; de sorte que l'Intelligence intégrale de l'état matériel peut être une avec l'aspiration du Divin Equilibrateur, à l'égard du degré physique dans son intégrité : « Que la lumière (ou intelligence) soit manifestée. » Il dépend de l'Homme Psycho-Intellectuel de répondre à cet appel ou non.

Jacques. — « Comment peuvent-ils répondre le plus efficacement ?

L'Intelligence libre. — « En équilibrant leur être comme vous avez fait vous-même, de sorte que graduellement ils puissent arriver à l'individualisation de leur intelligence et ainsi être en rapport permanent et progressif avec les intelligences intégrales.

Jacques. — « En suivant le sage conseil du philosophe de Bagdad, et l'intuition pathétique et intellectuelle de Marceline j'ai atteint graduellement l'équilibre, et par l'équilibre l'individualisation de mon être nerveux, donnant ainsi un enveloppement protecteur et sympathique à l'âme des sens, jusqu'à ce que, fortifiée par le repos et le confort, elle réponde pleinement à l'âme intellectuelle, formant pour ainsi dire la partie intérieure du moule convenable pour sa matérialisation. C'est pourquoi, bien qu'une subite transition qui fut le coup final de nos ennemis séparât notre être en même temps, nous avons pu supporter la séparation sans injure à notre être plus raréfié, et passer au monde supérieur en laissant même notre être nerveux en repos et en sûreté sous la protection hiérarchique, ne nous en démettant que pour pouvoir en temps dû le reprendre. Qu'il est merveilleux ! qu'il est beau le monde supérieur ou intellectuel, où la conception est la matérialisation, où l'idéal est le réel !

Marceline. — « Cependant aucune personne n'y est satis-

faite ni ne peut l'être jusqu'à ce que la conception soit matérialisée, jusqu'à ce que l'idéal soit le réel, non pas dans le degré mental et psychique ou même dans le degré nerveux, mais dans le degré physique de l'état physique; sans la possibilité de perfectionner ce dernier il n'y aucune possibilité de perfection cosmique.

Jacques. — « Vrai est le dire : « La couronne du royaume est le corps glorieux. » (à l'Intelligence libre). Et c'est vous, les Intelligences libres, qui façonnerez cette couronne?

L'Intelligence libre. — « Pour vous aider à l'acquérir par l'infusion de force, en vérité, mais cette couronne, aucun être, sauf l'homme, ne peut la façonner, parce qu'à l'homme seul appartient le domaine de l'état physique. C'est pourquoi il est témoigné de nous : « Ils sont envoyés pour servir l'homme, c'est-à-dire pour servir les hérauts et les pionniers du salut ». Or, ceux qui servent librement servent sans rien demander; par là nous sommes distingués des intelligences déséquilibrées qui influencent l'homme *et qui exigent de lui l'adoration et le service dans son propre royaume* qu'éternellement il gouverne et évolue. Depuis l'entrée du déséquilibre jusqu'à présent, le cri des Dieux personnels à l'homme déséquilibré est : « Je vous donnerai toutes les bonnes choses dans les cieux, sinon sur la terre, si vous voulez vous incliner devant moi et m'adorer ». Par conséquent, dans l'état physique l'homme est le représentant de l'Eternel, il lui est défendu de baisser le genou et d'adorer aucune chose en forme quels que soient sa raréfaction et son état.

Jacques. — « Ceci est logique.

(*A suivre*).



MRA

(Suite et fin)

— « J'expliquerai ma hâte de quitter la rive, dit-il. Lorsque j'étais très jeune je fus chassé par une lionne dans la forêt des lions près d'Alger, et depuis cette époque, j'ai une crainte accablante de ces bêtes. Comme je revenais au rivage après avoir pris mon billet, une lionne rugit tout près de moi et la porte de sa prison trembla sous ses griffes, l'ancienne terreur m'a saisi. Vous savez maintenant comment il se fait que je vous ai donné de l'or. »

— « Je comprends, camarade. C'est une lionne que les Arabes ont capturée et qu'ils essaieront de vendre à la ménagerie ambulante d'Oran. C'est une belle bête et qui leur rapportera un bon prix.

Le matin, après avoir pris le café, Pierre alla sur le rivage à la tente où il était accoutumé de trouver Giuseppe, mais ne le trouvant pas là, il demanda au concierge s'il avait quitté son appartement : « Monsieur est venu tard cette nuit, et n'est pas sorti ce matin ; il est probablement encore endormi. »

Pierre démarra le canot du Pétrel, rama vers celui-ci et déjeuna à bord. Lorsqu'il revint à l'Hôtel, l'hôtelière vint à sa rencontre : « Je suis bien aise que vous soyez venu, dit-elle, constatant que M. Giuseppe, sa femme et leur enfant ne donnaient pas signe de vie, je suis allée à leur appartement et j'ai frappé à la porte ; personne ne me répondit. J'entrai et trouvai l'enfant dans un lourd sommeil, comme si on lui avait fait avaler quelque drogue. Les chambres de Monsieur et de Madame étaient saccagées, les tiroirs ouverts et les écrins de bijoux dévalisés.

Pierre monta l'escalier en bondissant, et d'un rapide coup d'œil, constata la vérité de la narration de l'hôtelière. Bien que tout ce qu'il y avait de valeur eût évidemment été pris à la hâte, il n'y avait dans l'appartement aucun signe de violence. En descendant au rivage, il apprit du canotier qu'un homme de mer lui avait donné une pièce d'or pour le mener au vapeur qui était parti pour Tanger de bon matin.

Comme Pierre faisait une diligente enquête à l'égard de l'apparence de l'homme, Antoine le rejoignit.

— « Cette nuit, dit-il, j'ai dormi sous un bateau en laissant mon imperméable jaune à côté du bateau ; ce matin il n'y était plus. Or, cet homme qui offrit de l'or pour un voyage d'un franc portait justement un imperméable semblable et je devine que c'était Giuseppe. »

— « Et Mra ?

Antoine observait le timbre d'agonie dans la voix de Pierre.

— « Nous la chercherons. Cette nuit, avant que le temps ne fut changé, je vis la dame et Giuseppe ramer vers la crique des colombes, et j'avais l'intention de guetter leur retour pour tirer le canot à terre ; mais à minuit, je conclus qu'ils étaient allés au village de pêche pour la nuit ; je me suis couché sous le vieux bateau et endormi. »

A coups de rames vigoureux, les deux hommes forts donnèrent l'impulsion au canot à travers la mer ondulante. Pierre sauta à terre sitôt que le fond du canot toucha le sable : « Restez ici, dit-il. Si j'ai besoin de vous, je vous appelerai. » En montant la rive et l'amas de sable, il trouva celle qu'il cherchait. Ses vêtements blancs étaient trempés par la pluie. Chacun de ses membres frissonnait de froid.

— « Mra ! Mra ! comment êtes-vous venue ici ?

Elle leva ses yeux vers son visage d'un regard las, troublé : « Je ne sais pas ; je ne puis pas me souvenir clairement de ce qui est arrivé ; je sais seulement que Zarifet s'est penché sur moi avec l'ancienne clarté dans ses yeux ; je me souviens seulement que je l'aime. Ma tête brûle et est très lourde. Je ne désire pas penser. »

Pierre supprima la volée furieuse de jurons qui montaient à ses lèvres, la porta au canot, en tenant la forme froide, presqu'inconsciente, dans ses bras.

Lorsqu'ils eurent quitté la rive, il dit à Antoine :

— « Dirigez-vous vers le Petrel, payez ce qui est dû à l'hôtel et apportez l'enfant. De cette manière, tout scandale, tout rapport calomnieux seront évités, je puis me fier en mon petit équipage et en vous. »

Pour la première fois, l'âme regardait à travers les yeux perçants d'Antoine :

— « Un homme bon et sage se fie à vous, murmura-t-il en lui-même, il faut être digne de sa confiance, mon garçon, il y a de l'honneur parmi les voleurs. »

Pendant plusieurs jours et nuits, Mra, épuisée nerveusement et physiquement par la fatigue et l'anxiété, fut suspendue entre la vie et la mort. Jour et nuit, Pierre, aidé par Antoine, veillait sur elle. Lorsque la crise fut passée, toute la vie de Mra paraissait concentrée sur un seul désir ; maintes fois, en sommeil et éveillée, elle murmurait :

— « Que ne se peut-il que notre premier né soit avec moi ! »

Pierre comprenant Mra, parce qu'il l'aimait, savait que la présence des deux êtres de l'être de Giuseppe et d'elle-même serait le seul moyen de combler en quelque degré le vide immense que la non responsion à son pathétisme laissait dans tout son être. Lorsqu'il en fut convaincu, il

tourna le cours du Petrel qui était en route pour Jaffa et s'approcha de la côte septentrionale du Maroc. Il décrivit à Antoine la situation de la ravine qu'il avait entendue décrire par Giuseppe et le chargea de trouver l'enfant qui avait été élevé par le vénérable chef comme son héritier psychique, et, si possible, de l'amener à sa mère avec le consentement du chef, s'il vivait encore.

L'isolement est une des pires douleurs de la vie, mais il n'y a rien de si triste qu'un enfant isolé. C'était un enfant très isolé qui flottait sur le bassin sacré, autour duquel nageaient les poissons aux écailles d'argent. Non seulement le chef, grièvement troublé, avait quitté la terre comme homme intégral, mais des étrangers occupèrent les hauteurs au-dessus du douar; ils y avaient trouvé de riches mines de fer et des carrières de rare onyx et s'y étaient établis pour leur exploitation. Ces étrangers avaient introduit parmi les habitants de la ravine toutes sortes d'habitudes de civilisation et sous leur couvert toutes sortes de non naturalisme. La misère s'en suivit, comme toujours, car la racine même de la misère tire sa sustentation de la domination des moi plus forts ou plus subtils sur les moi plus faibles ou plus simples, et de l'excitation en ceux-ci de désirs et d'attentes qu'ils sont incapables de remplir ou de réaliser.

En descendant ce qui avait été le sentier des bestiaux, mais qui était maintenant un chemin de fer étroit pour des wagons d'exploitation minière, Antoine passa la clairière dans laquelle les lions s'étaient combattus et arriva à cette partie de la forêt des pins qui couronnait le rocher du bassin sacré. De là, il vit l'enfant dont la ressemblance avec Mra ne laissait aucun doute sur son identité. Il descendit un petit sentier, et, s'asseyant au bord de l'eau peu profonde, prit d'un petit sac à sa ceinture une longue enfilade de grains de corail, qu'il défila comme s'il les comptait. L'enfant qui flottait, plongeait et nageait comme un poisson, le regarda attentivement, et graduellement s'approcha jusqu'à ce qu'enfin il se tint debout auprès d'Antoine; il prit alors timidement quelques grains dans ses petites mains pleines de fossettes.

— « Que faites-vous ici avec l'enfant? »

C'était Salamis qui parlait ainsi dans la langue que Mra lui avait enseignée pendant le temps qu'elle restait dans la ravine avec Giuseppe. Antoine se leva et fit face au jeune géant; un coup d'œil sur son visage suffisait pour prouver que la bague de Giuseppe avait fait son œuvre mortelle, et que, bien que la force physique fut revenue, la raison était ébranlée sur son trône.

La nécessité avait fait de l'ex-voleur un étudiant de l'homme et il comprit la force motrice qui agirait sur Sa-

lamis dont il avait entendu Giuseppe parler, lorsqu'il racontait les histoires de ses nombreuses aventures, car il ne se lassait jamais de ces révélations.

— « Mra m'a envoyé chercher son enfant, dit-il doucement, n'est-il pas naturel que sa mère ait besoin de lui ? »

— « Comme Mra a besoin de l'enfant, dit-il, de même j'ai besoin de Mra, nous irons à elle ensemble. Le démon qui me l'enleva fraya le chemin pour la venue des étrangers et je n'aime plus la ravine comme aux jours du passé. »

Et prenant la main de l'enfant, il dit :

— « Je vous ai parlé de votre belle et sainte mère, aussi belle que les étoiles, aussi sainte que les eaux sacrées. Cet homme est envoyé de Mra pour vous amener à elle : nous irons ensemble avec lui. »

Comme Antoine écoutait, perplexe, subitement le maintien résolu, presque féroce de Salamis changea et il ajouta : « La voix du génie des bois me parle en disant :

— « Les hommes vous estiment sot mais vous êtes un enfant de Dieu, ne laissez pas votre peuple à la merci des étrangers. »

Alors prenant l'enfant par la main il lui parla dans une langue inconnue d'Antoine, et l'enfant tendit ses bras vers Antoine.

Grandement soulagé, Antoine le plaça sur son épaule et remonta le sentier avec son trésor, un trésor dont il se réjouissait plus qu'il ne s'était réjoui du plus riche butin, parce qu'il savait que la venue de l'enfant rendrait heureux le cœur de la mère.

En effet, dès que Mra serra son premier né contre son cœur, et eut versé sur lui des larmes heureuses, le poids de douleur et de chagrin fut en partie enlevé, et quand elle se penchait sur ses enfants endormis, sa pensée était :

— « J'ai avec moi le premier et le deuxième nés qui sont l'être de son être et du mien, c'est un lien qui ne peut jamais être rompu. »

⁂

Les journaux racontaient journellement la puissance et le courage de la célèbre Samsa, dompteuse d'animaux sauvages, qui était réputée les dresser par la douceur, et partout où elle allait l'arène était bondée. Dans un des chefs-lieux européens où son renom l'avait précédée, une assemblée en foule attendait sa venue. Comme les accords de la plus sauvage des sauvages mélodies hongroises se changeaient en une berceuse, au son d'une petite clochette qui battait la mesure de la douce musique, quatre gros lions africains entrèrent, suivis d'une femme splendide aux cheveux noirs, anx yeux foncés, âgée d'environ vingt-quatre

ans, richement vêtue en cramoisi brodé d'or. A son côté marchait une magnifique lionne sur l'épaule de laquelle sa main droite reposait.

A un signal de la dompteuse, la lionne monta sur des rochers artificiels mais solidement arrangés de la scène et reposa en face de l'auditoire, sous les arbres d'une forêt de pins.

Pendant que la dompteuse et les lions apparemment aussi obéissants et fidèles que des chiens qui aiment leurs maîtres, jouaient, sautaient et bondissaient ensemble devant le public satisfait, la lionne se coucha tranquillement, regardant l'assemblée pensivement. Au milieu des applaudissements universels, les quatre lions suivirent la dompteuse dans l'arène, et de nouveau les accords sauvages de la musique résonnèrent. Puis comme la musique se changeait en rythmes doux, Samsa apparut dans la forêt des pins et s'étendit à côté de la lionne qui se leva, lui tendit sa patte droite, et ensuite se coucha avec sa gorge reposant sur les pieds de Samsa. Graduellement la lumière pâlit et la lune illumina la forêt, alors la lionne se leva et poussa un cri bas, prolongé, auquel Samsa s'éveilla et alla vers un ruisseau, suivie de près par la lionne. En arrivant à l'eau, Samsa fit de ses deux mains une coupe dans laquelle but la lionne. Alors Samsa, traversant un pont étroit, tomba dans l'eau : la lionne plongea et l'amena à la rive, puis ensemble ils plongèrent dans l'eau et exécutèrent des tours merveilleux de natation, de sorte que tout l'endroit résonnait des applaudissements qui redoublèrent quand ils réapparurent au sommet de la forêt des pins.

Pendant que Samsa et sa lionne favorite étaient dans l'eau, un homme était entré et avait pris un des sièges centraux qui lui était réservé au premier rang. Comme la lionne descendait avec Samsa parmi les pins, comme auparavant ses yeux errèrent sur l'assemblée et quand ils se posèrent sur l'homme qui était récemment entré, tout à coup un bas grondement de rage secoua son corps. A ce moment la main de Samsa était placée sur la tête de la bête enragée ; un moment après, suivant le regard de la lionne, ses yeux rencontrèrent ceux de Giuseppe. Otant sa main de la tête de la lionne elle se pencha et prononça un mot : Sasrel ! et avec un rugissement terrifiant qui fit frissonner l'assistance de terreur, la lionne franchit la barrière, saisit Giuseppe et bondit comme par instinct vers la forêt montagneuse qui dominait la ville.

Avant que les assistants se fussent remis de leur panique, Samsa, montée sur son rapide cheval arabe, suivit la lionne en un galop fou.

∴

Malgré la tranquillité et le relatif bonheur de Mra, dû à la présence de ses jeunes fils, à la force et à la sollicitude de Pierre, sa force graduellement mais sûrement diminuait.

Un soir, lorsque le yacht était amarré au large de la côte Algérienne, elle était étendue sur une chaise longue, sur la passerelle du Pétrel. Elle appela Pierre et lui dit :

— « Ne vous inquiétez pas, mon grand ami, à mon sujet. Toute la tendresse et tout votre soin sont inefficaces. L'amour est la vie de la femme, et sans celui qu'elle aime elle n'est qu'un être divisé. Comme vous êtes bon d'être toujours près du lieu où, premièrement, Zarifet jeta son manteau sur moi, où ses yeux pleins de la lumière divine, qui est la vie de l'âme de l'homme, rencontrèrent les miens. La nuit dernière je fis un rêve. »

— « Quel rêve ? »

— « Que j'étais allée à cet endroit et y avais trouvé le repos et la force. »

— « Cela est bien. Voulez-vous que je vous y amène ? »

— « C'est mon grand désir. »

∴

C'est la nuit.

Dans la clairière dans la forêt de la ravine, à l'endroit où elle avait porté témoignage de Zarifet devant le chef et le peuple : « Je l'aime », Mra dort paisiblement et à une petite distance Pierre et Antoine veillent. (Les enfants ont été laissés à la charge du fidèle équipage du Pétrel, qui les aime bien).

Subitement le silence est rompu par le craquement simultané des broussailles et le bruit des sabots d'un cheval venant de l'étroit sentier dans la même direction. Par intuition, ou surprise par les sons qui rompent le silence de la nuit, Mra saute à pied et Pierre et Antoine sont à côté d'elle. Alors des broussailles qui bordent la clairière de son côté, d'en haut, au nord, bondit une lionne tenant dans sa gueule l'homme qu'elle avait saisi dans l'arène, Giuseppe. L'instant d'après, avant qu'Antoine eut le temps de presser la détente de sa carabine, une amazone brune, svelte et belle s'est mise entre lui et la lionne. Elle saute de son cheval, se tient dans le chemin de la lionne et dit d'un ton de commandement : « Lâchez. » La lionne s'arrête et, comme leurs yeux se rencontrent, d'une secousse finale de triomphe elle lâche sa proie, l'ennemi qui gâta le jour de son mariage. Alors la belle amazone se tourne et, faisant face à Antoine, dit : « Baissez votre carabine ».

— « Pourquoi la baisserais-je ? »

— « Parce que si vous la dressez je tire sur Mra ».

Et en parlant ainsi elle tire de sa ceinture de cuir un

petit révolver et le pointe sur la femme pâle et tremblante qui se penche sur la forme déchirée, maculée de sang dont la lionne s'est dessaisie.

Pierre s'approche d'elle et dit avec fermeté :

— « Remettez votre revolver. Personne ne fera de mal à votre lionne. Qui êtes-vous ? Que veut dire cette scène étrange ? »

La voix de Mra répond :

— « C'est Maritana. »

Comme elle parlait, l'amazone vit que les yeux de la lionne revenaient à sa proie. Sautant en selle, elle poussa un cri particulier et disparut dans le sentier forestier : la lionne la suivit.

∴

Dans la véranda d'une belle villa, près d'une des magnifiques forêts du Canada, où le souffle des arbres est celui de la vitalité, dans le temps d'été, s'étend un estropié dont la jambe et la main gauches manquent et dont le visage est profondément cicatrisé. A côté de la couche sur laquelle il est étendu s'assied une belle jeune femme dont la figure resplendit de santé et bonheur.

Dans le jardin superbe, planté d'érables, un homme vient, un garçon sur chaque épaule, un homme dont les cheveux châtains se sont mêlés de fils argentés pendant la dernière année, un homme que les garçons aiment de tout leur cœur, prennent en leur confidence, et qu'ils appellent oncle Pierre. Personne, pas même Mra elle-même, ne sait combien fort et endurant est l'homme qui porte pour elle, autant que cela est possible, le fardeau de la vie, qui est comme un brise-lames contre lequel se brisent toutes les vagues avant qu'elles ne touchent les rives de l'existence de Mra. Personne, sauf l'ex-voleur, toujours fidèle, toujours vigilant, ne sait que l'oncle Pierre est l'auteur illustre, riche et populaire, le prince Pierre de *** que la société croit en train d'explorer l'Afrique centrale. Quelquefois, lorsque, malgré toute sa vigilance et son amour de sacrifice, Pierre voit que la vie est dure pour Mra, il demande :

— « Ne regrettez-vous pas les jours où le monde était à vos pieds comme la belle étoile du chant et de l'art dramatique ? »

Et elle répond toujours :

— « Comment le regretterais-je ? Celui à qui je suis a besoin de moi et... je l'aime. »

FIN

Le Gérant : H. CHACORNAC.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.